N° 203 3 SEPTEMBRE 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

UN DOCUMENT :

Il y a cinq ans, le 25 août 1944, le général Leclerc et les chars de la 2e D. B. pénétraient par la porte d'Orléans dans Paris occupé qu'ils allaient libérer. Phot. Intercontinentale.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

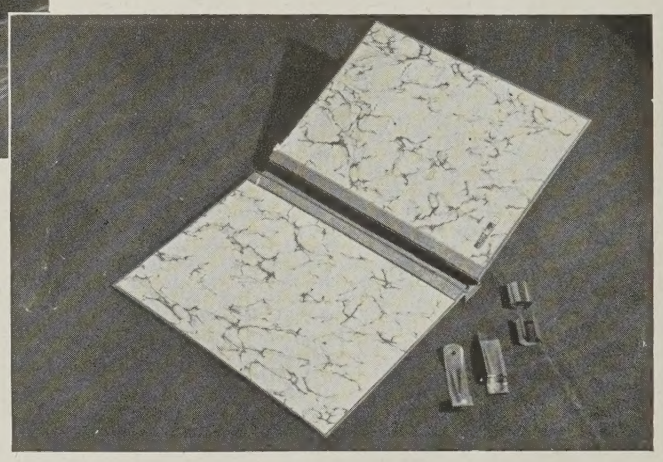
2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465** fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475** fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures. la paire . . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour " France-Illustration littéraire et théâtrale "
N° 7 : une année . . . . . **385** fr.
Clefs de montage . . . . . **50** fr.
FRAIS D'ENVOI . . . . . **110** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

IL VOUS FAUT UNE

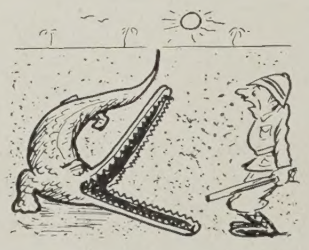
RELIURE MOBILE ACLÉ

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

TOUT A FAIT NORMAL
— Es-tu fou ?... Lire une lettre dans cette position !...
— Mais ce n'est pas une lettre !... C'est mon « cours-de - natation - par - correspondance » !...

CŒUR SENSIBLE
— Quelle sauvagerie ces corridas !... Tuer de pauvres taureaux sans défense !...

PAN ! DANS LES RAYONS !
LE SOLEIL. — L'éclat, c'est moi !... Tous les hommes m'admirent !
LA LUNE. — Ne fais donc pas le flambard !... Les hommes, tu les fais suer !...



OUVERTURE DE LA CHASSE
— En fait « d'ouverture », j'aimerais mieux celle de « Guillaume Tell » !...

VITRINES
— Vous n'êtes pas trop dépaysé à Paris, mister Smithson ?...
— No. Je n'avais que vos librairies regarder pour croire moi toujours en Amérique !

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 203 3 SEPTEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

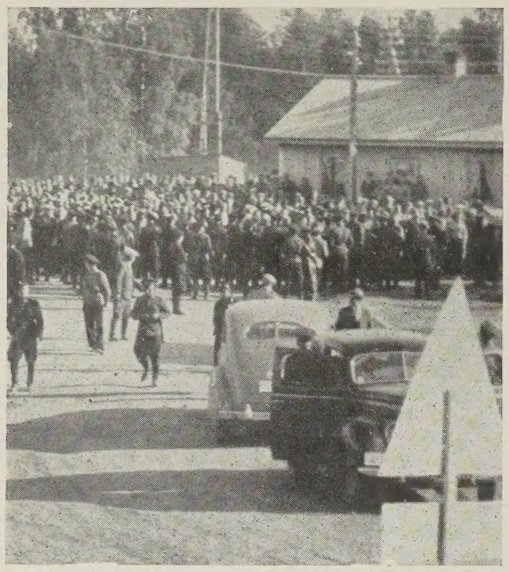
G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

AUX MORTS DE LA FORÊT

En présence du général Grossin, représentant M. Vincent Auriol souffrant, de M. Queuille, de plusieurs membres du gouvernement, de M^gr^ Feltin et du préfet de la Gironde, des obsèques nationales ont été faites à Cestas aux quatre-vingt-trois victimes de la catastrophe forestière. Des pompiers de la *Royal Air Force* étaient présents. Voici l'un d'eux déposant une couronne. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

(Voir l'article et les autres photographies page 239.)

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



A HELSINKI les syndicats communistes ont déclenché une vague de grèves paralysant les industries vitales de la Finlande. De violentes bagarres ont opposé, à plusieurs reprises, les grévistes et la police.

A PARIS M. Eugène Black, gouverneur de la Banque internationale, qui effectue en ce moment un voyage d'études en Europe occidentale, s'est entretenu avec M. Petsche de la situation économique de la France.

A SEOUL, lors de la célébration du premier anniversaire de la proclamation de la République coréenne, le président Syngman Rhee a prononcé un discours devant le Capitole, en présence du corps diplomatique.

EN GRECE le général J. A. Van Fleet, commandant la mission militaire américaine dans ce pays, s'est rendu à cheval sur le front ouest, où les troupes gouvernementales ont mis en déroute une armée rebelle.

A BALMORAL, où la famille royale de Grande-Bretagne passe actuellement ses vacances, la princesse Margaret Rose a fêté son dix-neuvième anniversaire en compagnie de ses parents et de quelques intimes.

A BRUXELLES, en présence de M. de Hauteclocque, ambassadeur de France, la Belgique a rendu un hommage solennel aux mille neuf cents soldats français tombés sur son sol lors des combats de 1940.

A LOS ANGELES, au cours des championnats de natation des Etats-Unis, le Japonais Hironoshin Furuhashi a établi un nouveau record du monde des 1.500 mètres nage libre en 18 minutes 19 secondes.

A BUDAPEST la nouvelle constitution a été approuvée à une large majorité. M. Arpad Szakasits présidera le présidium de la République populaire hongroise et M. Drohos a été nommé président de l'Assemblée.

A WASHINGTON l'ambassadeur de l'Inde vient de signer un accord avec la Banque internationale pour la reconstruction : 34 millions de dollars seront affectés au développement des chemins de fer hindous.

LE DUEL STALINE-TITO

par ALBERT MOUSSET

UNE fois de plus les Balkans redeviendraient-ils le volcan de l'Europe ? On pourrait le craindre en enregistrant la brusque montée de température provoquée dans l'est du continent par les notes échangées depuis deux mois entre Belgrade et Moscou et par l'effervescence qui règne dans les capitales des Etats satellites. Mais les mœurs diplomatiques actuelles s'accommodent — heureusement, en l'espèce — d'excès de langage et de menaces où les chancelleries eussent autrefois vu percer les signes avant-coureurs du conflit.

LA « GUERRE DES NOTES » ENTRE MOSCOU ET BELGRADE

Il y a un peu plus d'un an — en juin 1948 — que le Kominform, dans une déclaration retentissante, a condamné Tito et le régime actuel de la Yougoslavie. Pendant quelque temps le gouvernement soviétique est resté en dehors de cette campagne, laissant entendre par là qu'il regardait le Kominform comme un organe autonome de liaison entre les partis communistes et qu'il lui laissait la liberté et la responsabilité de ses décisions.

Aujourd'hui cette distinction n'existe plus. Moscou accuse Tito d'être passé « dans le camp impérialiste » et ne dissimule point son intention de liquider son régime. Tito, qui lui aussi a pendant des mois affecté de ménager Staline et l'U. R. S. S., relève les défis du Kremlin, qui voudrait remettre sur le tapis, au profit des Bulgares, la question macédonienne.

La contre-attaque soviétique ne s'est pas fait attendre. Tandis que l'ambassadeur moscovite à Belgrade, M. Lavrentiev, était rappelé et élevé au rang de ministre adjoint des Affaires étrangères et qu'à Sofia un Macédonien, M. Poptomov, prenait la direction de la politique extérieure bulgare, une note du Kremlin à Tito faisait le procès de la diplomatie yougoslave et concluait par cet avertissement : « Que les peuples yougoslaves sachent bien que le gouvernement soviétique considère leur actuel gouvernement non comme un ami et un allié, mais comme un adversaire et un ennemi. »

Ce fut le point de départ d'un chassé-croisé de notes dont le nombre et l'aigreur allèrent croissant, pendant le mois d'août, entre Moscou et Belgrade.

Bien que ce ne fussent, au vrai, que des prétextes, les thèmes de ces notes étaient la question d'Autriche et le sort des ressortissants soviétiques en Yougoslavie.

Sur le premier point le Kremlin reproche à Tito d'avoir négocié, dans le dos de la Russie, avec les Occidentaux l'abandon de ses prétentions sur la Carinthie méridionale, peuplée, comme on le sait, de nombreux Slovènes. Selon la version moscovite Tito aurait « changé son fusil d'épaule » et monnayé cette revendication à laquelle l'Union soviétique avait toujours donné son appui. Cette volte-face aurait eu lieu dès avril 1947.

Le gouvernement de Belgrade réplique que la vérité est toute différente ; que Molotov avait voulu tenir la question de Carinthie ouverte dans le seul dessein d'obtenir, par marchandage, une solution favorable à son pays dans la répartition des biens allemands en Autriche et que, cette solution obtenue, il s'était désintéressé des prétentions yougoslaves. Au surplus Belgrade livrait à la publicité une lettre de Staline au chancelier Renner, datée d'avril 1945, où il lui promettait de maintenir l'intégrité (*tsiélost*) de l'Autriche.

La question des émigrés n'était pas non plus nouvelle. Elle avait débuté par l'accusation d'espionnage portée par les autorités de Belgrade contre un prêtre de Sarajevo, ressortissant soviétique, et l'archevêque de l'église russe de Belgrade, Neklioudov. Un certain nombre de Russes blancs, émigrés en Yougoslavie au lendemain de l'autre guerre, avaient fait leur soumission à Moscou (au temps où Tito était l'homme lige du Kremlin). Ils étaient maintenant l'objet de la surveillance de la police et plusieurs d'entre eux avaient été emprisonnés sous l'inculpation d'espionnage ou de sabotage.

Ce fut l'occasion d'un nouvel échange de notes, non moins virulentes que les précédentes. Celle du 18 août, à l'encontre de tous les usages protocolaires, fut remise par l'ambassade soviétique à 5 heures du matin au concierge du ministère yougoslave des Affaires étrangères. Le Kremlin y notifiait au gouvernement de Belgrade que s'il ne laissait pas les ressortissants soviétiques regagner librement la Russie celle-ci recourrait « à d'autres mesures plus efficaces ».

Tito fit répondre en termes plus modérés, mais fermes, qu'il répugnait à ouvrir une polémique sur le caractère de son régime et sur les véritables buts du Kominform. Après avoir rappelé qu'il n'était « disposé en aucun cas à tolérer une ingérence dans les affaires intérieures de son pays » il accusait les citoyens soviétiques dont le Kremlin prenait la défense d'avoir violé les lois de l'hospitalité et attenté à la sécurité du régime. Il se montrait prêt toutefois à les renvoyer en U. R. S. S., mais demandait que le cas des enfants yougoslaves demeurés en Russie fût traité dans le même esprit. Il se déclarait « toujours disposé à rechercher, en accord avec le gouvernement soviétique, une solution à toutes les questions litigieuses entre les deux pays dans le cadre des engagements internationaux assumés par leurs dirigeants ».

Le ton était donc plutôt conciliant. Il n'empêcha pas le maréchal Vorochilov, vice-premier ministre de l'Union soviétique, invité aux fêtes roumaines de la Libération, de prononcer à Bucarest un discours dénonçant « la terreur et la violence auxquelles se livre la clique criminelle de Tito » et de définir par la même occasion le véritable internationaliste : c'est « l'homme qui sans réserve, hésitation ni condition se montre prêt à défendre l'U. R. S. S. ».

Les ministres et la presse des Etats du Kominform font écho à cette offensive. De Prague, de Budapest on appelle les communistes yougoslaves à se défaire de leur gouvernement.

A la même campagne se rattache un flot de nouvelles tendancieuses : concentration de troupes russes aux frontières yougoslaves, passage d'un navire soviétique sur le Danube contrôlé par les Yougoslaves, complot contre Tito, qui se serait réfugié dans une île dalmate, etc.

Néanmoins, ni d'une part ni de l'autre on ne paraît vouloir la rupture.

On s'explique que Belgrade ait cherché à compenser à l'ouest les pertes qu'infligeait à son prestige et à son économie l'ostracisme de ses anciens alliés orientaux. Au meeting de Pola, le 10 juillet, Tito s'est exprimé sur ce point :

« Avec l'Occident nous avons ou nous rétablissons des relations économiques, sans faire la moindre concession politique. Pour notre cuivre, notre plomb et nos autres minerais, nous recevrons des devises, nous achèterons des machines et, à l'aide de ces machines, nous édifierons le socialisme chez nous. Nous ne vendrons pas notre conscience, mais seulement notre cuivre. »

C'est ainsi qu'après sept mois les négociations avec l'Italie ont abouti à un accord commercial sur une intervention brusquée de Tito, et aussi, dit-on, sur l'insistance du représentant des Etats-Unis à Rome. Sans doute cet accord ne comporte point de clauses politiques, mais il a été signé par le comte Sforza, qui fut en novembre 1920 l'instigateur du traité de Rapallo par lequel fut liquidé le conflit adriatique entre Rome et Belgrade et qui n'a jamais caché son intention d'entretenir avec les Yougoslaves des relations aussi confiantes que possible. Il est donc difficile de lui dénier toute importance politique, compte tenu surtout du moment où il a été signé. On le considère au contraire comme le prélude d'un rapprochement et, à plus ou moins brève échéance, d'un règlement de la question du territoire de Trieste en faveur de l'Italie.

S'inspirant de cette même orientation, la Yougoslavie a conclu le 19 août un traité de commerce avec l'Allemagne occidentale.

L'AIDE AMÉRICAINE A LA YOUGOSLAVIE

Mais l'événement le plus commenté a été l'annonce de la fourniture par les Etats-Unis du matériel propre à équiper une usine yougoslave pour le traitement et le raffinement de l'acier. C'est en effet la première fois depuis le commencement de la « guerre froide » que l'Amérique livre ce genre de matériel à un pays dont le gouvernement est communiste. Le secrétaire d'Etat Dean Acheson a déclaré qu'en faisant ce geste Washington assumait un « risque calculé » ; la fourniture cesserait d'ailleurs le jour où Tito croirait devoir se réconcilier avec Moscou.

En même temps le directeur adjoint de la Banque Internationale de Reconstruction, M. S. G. Hoar, enquête en Yougoslavie pour décider de la suite à donner à une demande d'emprunt (250 millions de dollars) formulée par le gouvernement de Belgrade. Une partie de cette somme sera sans doute accordée. Mais il est exclu pour le moment que le Département d'Etat autorise un envoi d'armes à Tito pour l'aider à prévenir ou à mater une action de guérilla que le Kominform s'apprêterait, dit-on, à déclencher en Macédoine et dans les régions frontalières.

L'aide américaine n'en a pas moins accrédité l'opinion que les Etats-Unis ne demeureraient pas indifférents au cas où l'Union soviétique, utilisant le territoire de ses satellites, tenterait du dehors un coup de force contre la Yougoslavie. On a appris de source sûre à Washington que des mesures militaires ont été prises en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie par l'armée soviétique pour s'assurer la direction éventuelle d'une opération commune ; mais sans doute n'est-ce là qu'une manœuvre d'intimidation ?

L'ÉVOLUTION DE LA CRISE GRECQUE ET L'ALERTE ALBANAISE

Les rebelles grecs ont essuyé une série de défaites qui mettraient sans doute fin à leur activité s'ils n'avaient la ressource de passer en Albanie et de s'y refaire, ainsi que vient de le constater une fois de plus la commission balkanique de l'O. N. U. Quant à la Yougoslavie, elle leur a fermé ses frontières.

Mais Tito ne s'en défend pas moins de favoriser les troupes nationales grecques, comme l'en accuse le « président du conseil de guerre rebelle », Nicolas Zachariadès. Loin de s'entendre avec le gouvernement d'Athènes, il vient au contraire de protester auprès de lui contre les « persécutions » dont seraient l'objet les ressortissants yougoslaves en Grèce.

Il n'en reste pas moins que la rupture de Tito avec les partisans grecs depuis le départ de Markos a singulièrement débilité la position de ces derniers. L'habileté du maréchal consiste maintenant à opposer une hostilité de principe aux nationaux grecs, qui ont le soutien des Etats-Unis, sans donner à ces derniers occasion de protester ou de réagir. Nous sommes dans les Balkans.

Non moins grave est la répercussion de l'évolution belgradoise sur l'Albanie. Obligée de renoncer à l'espoir d'installer un « gouvernement populaire » à Athènes et évincée de la Yougoslavie, la Russie n'a plus d'autre débouché vers la Méditerranée que le territoire albanais. Aussi resserre-t-elle son étreinte sur le gouvernement d'Enver Hodja, sachant que le pouvoir est à Tirana exposé à des révoltes de clan, lors même que l'opposition politique a été décapitée.

L'Albanie est ainsi le talon d'Achille de l'Union soviétique dans les Balkans. Un de ses leaders exilés, M. Midhat Frasheri, vient de créer à New York un comité groupant la plupart des adversaires d'Enver Hodja et qui aurait l'appui de l'Amérique. En Yougoslavie l'ancien « comité de Kossovo » réunit les Albanais « titistes ». En Italie l'ex-ministre Chevket beg Verlassi fait organiser les opposants restés fidèles à l'idée monarchique. Bref, tout se passe comme si la succession d'Enver Hodja était à la veille de s'ouvrir.

Et l'image que nous présentent aujourd'hui les Balkans est celle qu'ils offraient — ou à peu près — à la veille de la première guerre mondiale.

CETTE VIEILLE RUELLE SORDIDE ET ANIMÉE, OU S'ENTASSENT LES OBJETS LES PLUS HÉTÉROCLITES, RÉSUME TOUT LE PITTORESQUE DE LA VILLE DE CANTON.

LA ROUTE DE CANTON EST OUVERTE

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

CANTON a reçu le grand coup sans broncher. Le général Pai Chung Si, qui, à la tête de sa fidèle armée du Kuang-Si — une véritable propriété personnelle — résistait depuis plusieurs semaines aux divisions de Lin Piao là-bas, dans les plaines inondées du Hunan, avait cependant été jusqu'à promettre une victoire. On pouvait se demander si les grandes villes de la trouée historique entre le fleuve Bleu et les rivières de Canton — elles s'appellent Changcha et Henyang — n'allaient pas encore une fois arrêter une invasion venue du Nord. Car les Chinois n'ont pas oublié que dans la dernière guerre même les forces japonaises avaient échoué à deux reprises devant Changcha et qu'Henyang n'avait succombé qu'après un effroyable siège de quarante-trois jours.

Et brusquement tout a été renversé par une trahison, à plus proprement parler par un drame du provincialisme. En Chine les grands chefs régionaux, qui se considèrent plus ou moins comme des seigneurs féodaux, n'aiment pas abîmer leurs propres fiefs par des opérations militaires, ils préfèrent traiter, serait-ce avec l'ennemi de la veille. Quoi qu'il en soit, les troupes locales du Hunan, qui jusque-là servaient d'écran à la « grande » armée de Pai Chung Si, ont brusquement changé de camp avec une aisance déconcertante. L'affaire avait doucement mijoté pendant dix jours de négociations, c'est-à-dire de marchandages. Soudain le gouvernement apprenait que le général Cheng Chien, gouverneur du Hunan, avait livré sa capitale, Changcha, aux communistes. A vrai dire ce n'était pas absolument une surprise ; s'il n'avait pas été destitué plus tôt, c'était simplement qu'on craignait de le pousser de l'autre côté. Cependant, à tout hasard, les autorités de Canton avaient préparé un remplaçant « sûr », le général Cheng Ming Jen. Le malheur voulut que le lendemain même de son investiture ce dernier fît comme son prédécesseur : lui aussi fit sa paix séparée. Alors dans la capitale on recourut au grand moyen, à savoir : nommer un nouveau gouverneur encore plus « sûr », qui fut le propre vice-ministre de la Défense nationale.

Mais la plus extrême confusion régnait et règne encore : l'estimation des dégâts n'est pas achevée. On ignore toujours, une semaine après l'événement, combien de troupes les généraux hunanais ont entraînées dans leur « retournement ». Il semble surtout que la décantation ne soit pas définitivement faite entre les divisions infidèles, les divisions fidèles et les divisions incertaines. D'un côté les nationalistes ont décidé d'augmenter la paie, et surtout de régler en véritables pièces d'argent, celles que les soldats peuvent faire tinter sur les pavés. Mais les communistes promettent la fin des combats... Il n'empêche que tout un flanc de l'armée Pai Chung Si a été découvert ; et Lin Piao a commencé un grand mouvement d'enveloppement, tout en s'efforçant de couper tout d'abord les deux lignes de chemin de fer vers le sud. Que la manœuvre réussisse, et la route de Canton est ouverte.

Mais surtout ce qui s'est produit dans le Hunan peut se renouveler ailleurs : on dirait que les communistes avancent avec une trompette de Jéricho. Il semble bien que chaque province soit tentée de négocier sa propre capitulation dès l'approche de l'adversaire, et cela sans aucun souci de la cause générale : le nationalisme chinois n'a pas encore dépassé le stade élémentaire de la xénophobie. Que Canton tombe, et ce peut être une sorte de « sauve qui peut » chez tous les potentats des dernières provinces gouvernementalistes, en particulier au Sseu-Tchuen et au Yunnan ; il s'agit d'un « sauve qui peut » vers les communistes.

LES TRACTATIONS NATIONALISTES ONT ÉTÉ TROP LENTES

Ces défections en feuilles d'artichaut sont d'autant plus préjudiciables que les nationalistes avaient — enfin — fait un effort. Pour la première fois depuis longtemps leurs armées avaient résisté, même si c'était selon les procédés locaux, lesquels consistent en des manœuvres sur le terrain avec le minimum de ces concrétisations que l'on appelle les batailles : mais enfin le général Pai Chung Si ne manœuvrait pas seulement pour s'enfuir. Bien plus, il y avait à Canton cette extraordinaire nouveauté : une sorte d'union nationale, au moins au sein du Kouomintang (il ne s'agit évidemment pas des particuliers qui se bornent à vivre comme ils peuvent, ce qui est déjà un problème difficile dans la Chine nationaliste). Les cliques elles-mêmes, depuis les conservateurs du C. C. dominés par les frères Tcheng jusqu'aux pseudo-libéraux des « Sciences politiques », avaient fait trêve à leurs interminables querelles.

Mais surtout, depuis un mois, le président Li Tsong Jen était de nouveau *on speaking terms* avec le maréchal Tchiang Kai Chek. Résultat d'autant

plus appréciable que leurs divergences remontaient très loin. Tout d'abord il est bien connu que les deux hommes ne s'étaient jamais beaucoup aimés : le maréchal s'efforçait d'unifier l'immense Chine selon des principes démocratico-autoritaires, alors que Li Tsong Jen était le plus important des « Seigneurs de la guerre » ; c'était un de ces potentats chinois qui voulaient être les maîtres chez eux, en dehors des ingérences d'un appareil central. Son fief à lui, c'était le Kouang-Si, et il avait comme fidèle second le général Pai Chung Si, l'actuel défenseur de Canton. C'est d'ailleurs grâce à l'hostilité de Tchiang Kai Chek que l'armée de Pai Chung Si était demeurée intacte : le « généralissime » se gardait bien de l'employer.

Cependant la grande querelle avait éclaté après les défaites sur le Yang-tsé-Kiang, lorsque Li Tsong Jen avait imposé, comme dernier remède, des négociations pour sauver au moins la Chine du Sud. Peut-être les communistes accepteraient-ils non pas un reste de Chine nationaliste dominé par le Kouomintang, mais un agrégat de fiefs féodaux, lesquels seraient plus ou moins alliés au nouveau régime « démocratique » en train de digérer ce gros morceau : Changaï.

« Vous vous trompez lourdement, avait alors décrété Tchiang Kai Chek, mais je me retire pour ne pas gêner votre expérience. » Alors cela avait été à Pékin la tragi-comédie de la délégation de la paix, une sorte de guerre des nerfs où de minuscules indices soigneusement dosés de bonne volonté aboutissaient toujours à de nouvelles exigences. Et en temps voulu les communistes, rompant les négociations, faisaient franchir le Yang-tsé-Kiang à leurs armées, qui entamaient ainsi la campagne de la Chine du Sud : ils n'avaient même pas rayé Li Tsong Jen de leurs listes de criminels de guerre.

Ainsi Tchiang — le prophète qui s'était si souvent trompé — avait cette fois-ci eu raison : la preuve avait été faite qu'aucun compromis n'était possible avec les gens de Mao Tse Toung, et c'est Li Tsong Jen lui-même qui maintenant prêchait avec le plus d'acharnement la lutte jusqu'au bout.

Mais Tchiang ne croyait plus à la guerre sur le continent : à quoi bon, faisait-il dire, gaspiller des forces précieuses à la poursuite d'une lutte qui, au mieux, ne laisserait que des territoires sans valeur, une collection de montagnes et de déserts ? Ce n'était pas ainsi qu'on écraserait le régime adverse, disposant du recrutement infini de ses paysans. Là où il fallait frapper, c'était au défaut de la cuirasse, au cœur même de l'adversaire, dans les centres vitaux de la Chine. Car le communisme avait recueilli un héritage trop lourd, et il pouvait échouer là où avait sombré le Kouomintang : à Changaï. Tout cet appareillage construit par les étrangers — et qu'ils avaient été forcés d'abandonner devant les exigences du nationalisme — était encore trop lourd pour la Chine laissée à elle-même. N'écraserait-il pas aussi le communisme ? Déjà les signes étaient inscrits, avec l'inflation, la famine, le chômage — et le hasard envoyait l'inondation ! Le nouveau régime surmonterait-il la crise ? En tout cas lui, Tchiang Kai Chek, devait revenir aux méthodes révolutionnaires de sa dure jeunesse afin d'arriver à défaire l'ennemi du dedans. Pour cela il lui fallait un instrument d'acier; d'où, dans les camps immenses de Formose, la refabrication d'une masse de choc, et surtout d'un idéal. Dès maintenant il devait travailler avec une élite sur la masse immense d'un peuple malheureux.

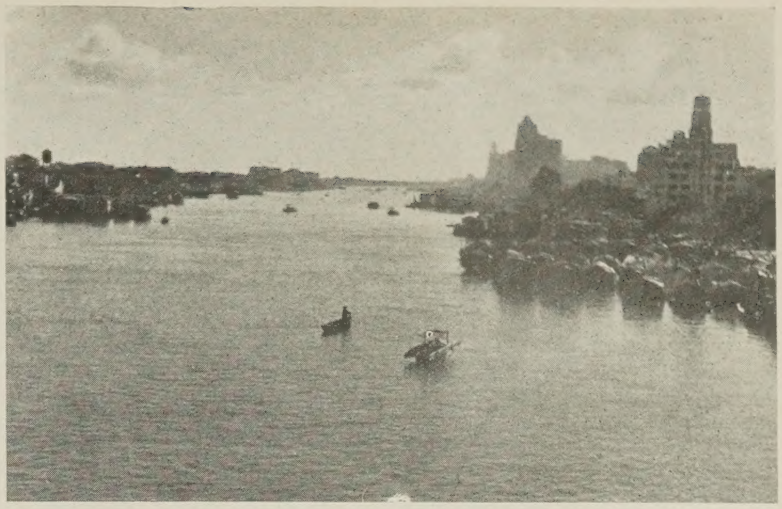
Cependant il ne pouvait faire que de l'usure ; le coup de grâce, il le savait bien, il ne le porterait qu'à la seule condition d'un nouveau conflit mondial. En attendant il lui restait à se créer un climat extérieur favorable, d'où tous ces efforts pour la constitution d'une Ligue du Pacifique, à la fois jaune et anticommuniste. Ainsi n'amènerait-il pas de nouveau dans son circuit l'Amérique, qui l'avait condamné ?

Aussi rejetait-il toutes les demandes implorantes de Li Tsong Jen, acculé à une défensive désespérée. Et brusquement l'inattendu arriva : Tchiang promettait son aide. Il proclamait lui aussi sa volonté de défendre la moindre parcelle du territoire chinois.

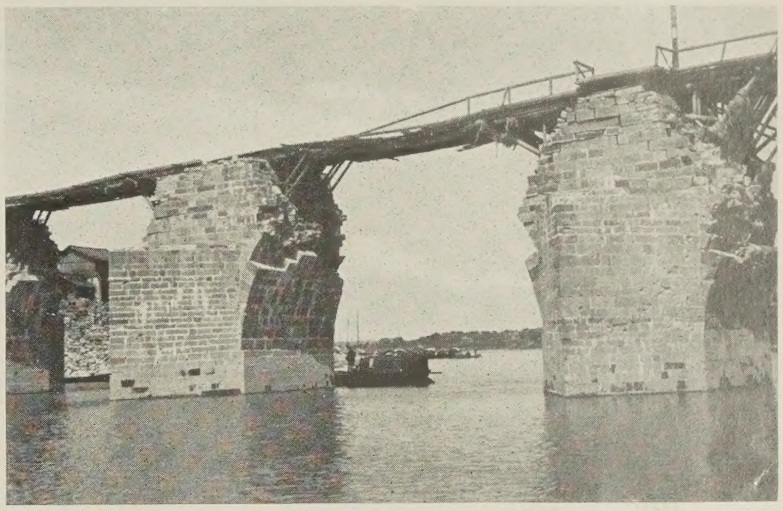
Hélas ! la décision de Tchiang a été tardive — et malgré tout il semble qu'il ait conservé le gros de ses forces en réserve à Formose. Pendant ce temps la résistance nationaliste a commencé à craquer sur le continent.

DERRIÈRE LES COMMUNISTES LA MISÈRE S'ACCUMULE

Et cependant grave — plus grave encore qu'on n'aurait pu le prévoir — est déjà la crise communiste. Certes pas dans son appareil militaire, remarquablement monté, et qui continue à fonctionner sans à-coups. Mais la paralysie économique des grandes cités conquises n'a fait que s'accentuer ces dernières semaines : les nouveaux maîtres en sont déjà à cette solution désespérée — l'évacuation des habitants sur la campagne. Il y a là une étrange intransigeance, car les communistes, au lieu de se laisser dépanner



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE CANTON TELLE QU'ON LA VOIT DU PONT. A HENYANG LES PONTS ONT ÉTÉ INCAPABLES DE RÉSISTER A L'INONDATION.



par le commerce international, ont encore multiplié leurs mesures — une infinité de vexations et d'humiliations — contre les étrangers.

Là n'est pas le plus grave, car les villes en Chine — au moins les villes modernes — sont un peu des excroissances sur le reste du pays. Mais surtout, partout où elles arrivent, les armées communistes amènent la famine. Déjà les inondations du printemps et de l'été avaient perdu deux récoltes dans la vallée du Yang-tsé-Kiang et dans le « grenier » du Hunan. Ce qui reste, ces maigres réserves de riz que conservaient précieusement les paysans, est purement et simplement réquisitionné pour les troupes. Il y a quatre millions de soldats à nourrir. Certes les divisions de Mao Tse Toung ont pu vivre « sur le pays » sans trop léser les habitants lorsqu'il s'agissait des plaines de la Chine du Nord — là elles pouvaient se diluer à travers les campagnes. Mais dans les montagnes du Sud les armées rouges sont tenues par les routes — elles ne peuvent s'approvisionner qu'aux alentours des voies de passage, préalablement déjà dépouillées par les forces nationalistes en retraite. C'est la désolation, bien conforme à ce proverbe chinois : « La guerre, c'est la mort — mais pour les paysans ». Effroyables sont les campagnes ; il y a la ruine monotone des batailles, l'infection des épidémies (qui donc se soucierait d'enterrer les cadavrers des soldats tués ?) et la morne solitude de ces inondations, où devant la crue fangeuse tout un pauvre peuple n'a que le temps de s'enfuir sur la plus proche colline. Tout comme au moyen âge errent des bandes de squelettes vivants — ce sont de malheureux paysans réduits à la poursuite d'un peu de nourriture ! Et tout le pays est infesté de brigands. Il ne s'agit pas des guérillas plus ou moins

LES JEUNES FEMMES CANTONAISES N'ONT PAS MODERNISÉ LA FAÇON DE PORTER LEURS BÉBÉS.

MALGRÉ LA PROXIMITÉ DES FORCES COMMUNISTES LE PETIT COMMERCE DEMEURE PROSPÈRE.

CE « COCHON LAQUÉ » EST UNE GRANDE SPÉCIALITÉ DE LA CÉLÈBRE CUISINE CANTONAISE.

politisées, il ne s'agit même pas des anciennes compagnies professionnelles plus ou moins policées ; ce sont des Tu-Fe, des misérables qui n'ont plus rien à perdre — un ramassis de déserteurs, de voyous et de campagnards désespérés. Ils sont féroces, car eux-mêmes n'ont aucune pitié à attendre ; ils savent bien qu'ils seront exécutés un jour devant une foule en liesse. Au-dessus de tout cela plane la peur.

Les Chinois sont habitués à ce genre de malheurs, pour eux inhérents à la nature des choses et des hommes ; mais ils ne pardonnent pas, par contre, la volonté communiste de détruire la société, ou plutôt la contexture sociale. Certes il n'y a pas eu, tout au moins dans la vallée du Yang-tsé-Kiang, de réformes d'ensemble, comme des nationalisations ou même le partage des terres ; mais tous les nouveaux maîtres — et ce sont souvent d'anciens coolies — sont obnubilés par ce sentiment d'importation étrangère, à savoir la haine des « riches », de tout ce qui possède un commerce ou une propriété. Car l'hostilité n'est pas limitée aux capitalistes, elle s'étend à ce que nous appelons des petits bourgeois. Aussi la tactique est d'agir par cas particuliers — de ruiner les individus. Simples sont les procédés : un « riche » est frappé d'une telle taxation qu'il ne peut payer, ce qui entraîne finalement une confiscation générale ; un paysan est obligé de livrer tout son riz, qui lui est payé en monnaie communiste — laquelle est sans valeur. Finalement on en arrive ainsi à la société « sans classes », où chacun est rétribué en nourriture (c'est le cas des fonctionnaires de Changaï) selon son travail ou son mérite. C'est la fin de ces notions essentielles aux Chinois — peut-être encore plus que pour nous — comme le commerce, la propriété, la famille.

LA RÉSISTANCE S'ORGANISE

Rapidement a commencé une opposition à la chinoise — ce que les journaux communistes flétrissent sous le terme nouveau d'intrigues « capitalo-féodales ». Tout d'abord des paysans ont fait des jacqueries parce qu'ils avaient faim — ce qui est la raison essentielle en Chine. Le mouvement s'est propagé de la Mandchourie dans les provinces du Centre, en particulier dans le Honan et l'Antwei. La répression a chassé les révoltés dans les montagnes, où, naturellement, ils ont formé des bandes ; mais sous la direction d'agents nationalistes ce qui aurait dû être un simple brigandage est devenu une guérilla anticommuniste. Et en Chine le nettoyage des massifs est chose presque impossible : le gouvernement régulier en est particulièrement averti, lui qui depuis des années s'efforce vainement de réprimer les guérillas pro-communistes installées dans les petites chaînes du Kouang-Toung, à quelques dizaines de kilomètres de Canton.

Mais un fait plus surprenant est survenu dans le Nord : dans plus de trente préfectures des sociétés secrètes ont procédé aux grandes cérémonies — elles ont recommencé le serment du sang. Quelques jours plus tard elles assassinaient les communistes locaux. Naturellement une armée est arrivée, et l'ordre a été rétabli. Or les sociétés secrètes, avec leurs signes, leurs exécutions, leurs mystères et leur rituel, sont essentiellement d'essence bourgeoise, quelque chose comme des gardes nationales privées et clandestines ; or, depuis quelques mois il en fleurit partout. Certaines, comme les « kuen tse » d'Honyang, commencent prudemment par proclamer leur neutralité ; elles accepteraient donc un régime communiste, mais un régime qui les respecte, elles et leurs principes traditionnels. Autrement ce serait, ajoutent-elles, la lutte à outrance. Or dans le passé aucun gouvernement n'a jamais pu venir à bout des sociétés secrètes ; c'est la normalité — le retour à la paix — qui les faisait disparaître. Mais Mao Tse Toung réussirait-il mieux contre un processus de pullulement ? C'est douteux, à moins d'anéantir des millions de Chinois. Et autrement les sociétés ne tarderaient pas à saper ses organismes, tout comme des vers creusent des galeries. Contre l'ordre communiste il y aurait cette vieille arme céleste : l'anarchie organisée.

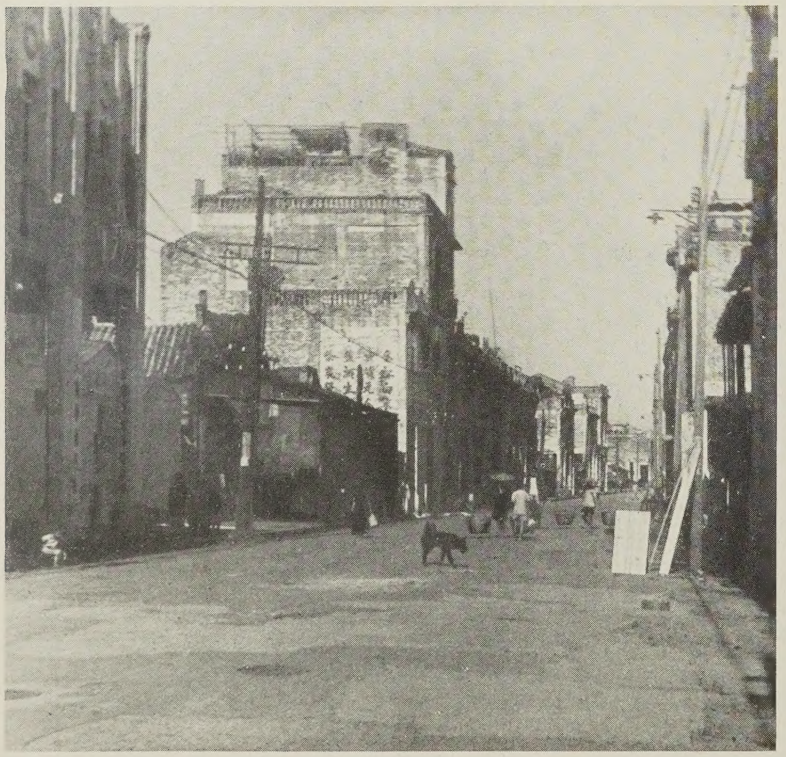
Il ne faudrait cependant pas exagérer ces troubles, et le système communiste, en dépit de ses ennuis, a encore toute la solidité de sa force armée et de sa foi idéologique. Cependant, à moins de tomber bientôt dans le discrédit du Kouomintang, il lui faudra prouver sa capacité à organiser une Chine viable — et cela avant quelques mois. Mais comment pourrait-il réussir dans cette tâche immense tout en poursuivant une guerre qui absorbe presque tous ses moyens, qui véritablement écrase le pays ? Une fois de plus il est prouvé, dans un certain sens au moins, que la faiblesse en Chine est presque un avantage militaire : au moins on n'est pas embarrassé de tant de millions d'hommes, de tant de villes, de tant de problèmes inextricables ! Il est plus aisé de se concentrer sur la guerre, et ce qui a été un avantage des communistes devient un atout en faveur du Kouomintang !

Ainsi donc il est actuellement une nécessité — réciproque et inverse — pour les communistes d'en terminer au plus tôt avec les nationalistes, et, pour les nationalistes, de tenir le plus longtemps possible contre les communistes. D'une part les armées de Mao Tse Toung ont été lancées à fond dans une campagne menée, contre toutes les traditions, en plein été, au milieu de la chaleur et des pluies. D'autre part les forces du Kouomintang résistent autant qu'elles peuvent — il leur faut résister jusqu'à ce que l'immense pays « rouge » devienne ingouvernable. Naturellement les nationalistes poussent au désordre par tous les moyens concevables, jusqu'à l'impression de faux billets communistes, qu'on lâche dans les villes abandonnées. Car les gouvernementalistes ne se font pas d'illusions : ils savent que leurs adversaires finiraient bien, en cas de victoire totale, par s'imposer à la Chine. L'enjeu de ces prochaines semaines est donc bien plus que la liquidation d'un régime croulant : c'est tout le sort du nouveau système communiste qui est jeté dans la balance.

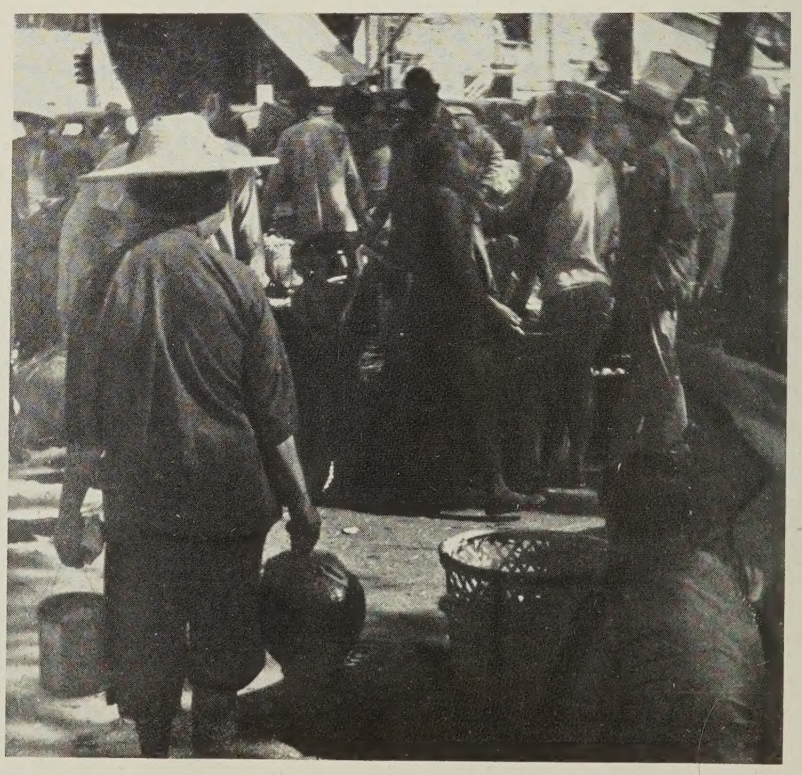
Toutes les armées communistes attaquent donc, et cependant Canton reste calme et même prospère : c'est que la monnaie en usage est étrangère — il s'agit du dollar de Hong-Kong — et cet emprunt, complété par la pratique généralisée de la contrebande, assure le bon fonctionnement de la vie économique. Les gens sont trop avisés pour passer par les systèmes normaux, à savoir : les douanes chinoises et la nouvelle monnaie légale, un certain dollar argent. Il y a donc des dancings bien apparents et des fumeries cachées, des arcades qui n'en finissent pas, mille petits métiers, les aimables sampans fleuris sur la rivière et les marchands de serpents, et aussi des monuments historiques ; ceux-ci sont de la grande époque de Canton, quand le jeune Tchiang Kai Chek, avec ses 10.000 hommes, partait à la conquête de tout le Nord. Malgré son gratte-ciel, le macadam de ses rues et quelques voitures américaines, avant tout la cité est chinoise ; c'est l'opposé de Hong-Kong.

La cité est calme, car tout a été préparé pour l'événement selon les meilleures règles. Depuis longtemps les riches ont expédié en lieu sûr leurs femmes et leurs biens — avant de s'expédier eux-mêmes. Depuis longtemps les fonctionnaires — du moins ceux qui ne sont pas trop kouomintangnisés — ont pris des contre-garanties ailleurs. Depuis longtemps diverses bandes se sont réparti les quartiers de la ville pour l'éventuel pillage, et depuis longtemps les commerçants paient ces bandes pour qu'elles ne pillent pas : mais que feront-elles cependant au jour J, entre le fatal intervalle du départ des uns et de l'arrivée des autres — je veux parler des nationalistes et des communistes ? Aussi le général Ye Tchao, chef du « quartier général de la garnison de Canton », a imaginé de recruter des milices chargées du maintien de l'ordre — et il a ouvert discrètement des maisons de jeu afin de payer ces nouvelles unités. Mais un scandale a éclaté, et à défaut du revenu des jeux les miliciens impayés risquent fort de se joindre aux pillards et autres fauteurs de désordre : mais on n'en est pas encore là. Pour l'instant personne ne demande de l'argent de façon trop énergique. J'oubliais : le gouvernement lui-même, tout en proclamant son jusqu'auboutisme, faisait aussi de discrets préparatifs de départ, à la fois pour Tchoung-King et pour Formose.

Ainsi, pendant que se déroule là-bas, entre spécialistes de la guerre, la bataille décisive, prime à Canton la philosophie, celle qui consiste à être préparé : dans cette Chine où les malheurs publics sont toujours immenses il s'agit pour les particuliers de s'en tirer au moindre mal. Pour cela il existe une technique séculaire qu'on s'efforce d'accorder aux nouvelles données du communisme ; mais voilà le hic : dans quelle mesure le nouveau régime respectera-t-il les règles du jeu ?



LA RUE PRINCIPALE D'HENYANG, DONT LA POPULATION S'EST ENFUIE.



LES CANTONAIS ATTENDENT AVEC FATALISME L'ISSUE DE LA BATAILLE.

LA SYRIE

APRÈS L'EXÉCUTION DU ZAÏM

APRÈS L'EXÉCUTION DU MARÉCHAL ZAIM, LE COLONEL SAMI EL HENNAWI, QUI PRÉSIDAIT LE TRIBUNAL, ENTOURE, AVEC SON ADJOINT LE MAJOR ALAMEDDINE KAWAS, LE GÉNÉRAL ABDALLAH ATFE, AUJOURD'HUI MINISTRE DE LA DÉFENSE. — CI-DESSOUS A GAUCHE : LE COLONEL ET LE MAJOR LORSQUE NOUS VISITIONS EN AVRIL DERNIER LEUR SECTEUR SUR LE FRONT DE PALESTINE. — A DROITE : QUAND LE GÉNÉRAL BANQUETAIT AUX COTÉS DE SON SUPÉRIEUR, LE COLONEL HUSNI ZAIM.

COMMENT ne pas ressentir l'atmosphère d'une tragédie shakespearienne, le 14 août, lorsque Damas annonçait que le maréchal Husni Zaïm, président de la République, avait été arrêté, jugé et exécuté en deux heures par ses camarades du putsch du 30 mars ?

Ce putsch, nous avions eu la chance d'y assister. A travers ce Damas paralysé par les troupes surgies de la nuit nous avions pu forcer les barrages jusqu'à la junte militaire. La quasi-unanimité des officiers supérieurs étaient du coup. Derrière le masque de fatigue les visages brillaient de fierté : en une matinée ils avaient saisi les destins du pays. Trop longtemps humiliée, l'armée allait trouver le peuple pour une œuvre commune de purification et de progrès... Au milieu de ces hommes de guerre nous avions trouvé le colonel Husni Zaïm, le commandant en chef.

France-Illustration avait longuement décrit les conditions dans lesquelles s'ébauchait dans une Syrie trop mal connue une révolution politique et sociale.

L'entrée de *France-Illustration* était interdite en Syrie — la nouvelle nous en parvenait — tant qu'y paraîtraient la série de ces articles. Nous y soulignions les chances s'offrant à la Syrie nouvelle. Nos réserves ? C'était, avec la dissolution de tous les partis, une trop longue mise en veilleuse d'une opinion particulièrement puissante là-bas. Quand le colonel Zaïm se faisait maréchal et chef de l'Etat, c'étaient de discrètes allusions au classique entraînement dictatorial.

On aura ici et là disputé des circonstances du drame. Le Zaïm aurait été abattu chez lui, annonçait-on de pays voisins. Tué dans sa villa ou bien fusillé réglementairement deux heures plus tard. Ce fait demeure brutal : pour les conjurés le maréchal Zaïm devait disparaître avant que la nouvelle de sa destruction fût connue.

Proche-Orient, pays arabes... A chaque secousse un certain romantisme veut chaque fois y trouver aliment. S'il ne rôde plus par les déserts, le colonel Lawrence hantera longtemps encore les imaginations d'Occident.

Ancien officier des troupes spéciales du Levant (comme la plupart des officiers syriens de haut grade), parlant notre langue comme un Français (comme la majorité de l'élite syrienne), désireux (comme beaucoup de Syriens) de dissiper définitivement le malaise demeuré latent depuis la crise absurde de 1945, le maréchal Zaïm sera accusé par certains adversaires de « francophilie ». Francophilie qui, après son exécution, deviendra aisément « collusion avec l'ex-puissance mandataire ».

A l'aise avec les Français qui voulaient comprendre la Syrie nouvelle, Husni Zaïm, certes, l'était. Pourquoi ceux qui l'ont condamné seraient-ils *ipso facto* « francophobes » ?

La réouverture de nos établissements d'enseignement après la crise de 1945, qui les ferma deux ans, nous la devons aux accords Atassi-Chauvel. Bien avant le putsch du 30 mars.

L'accord monétaire avec la France, c'est Khaled bey Azem qui l'a négocié. Démis par le Zaïm, Khaled bey est aujourd'hui ministre des Finances.

Pour la question, américaine celle-là, des pipelines, leur transit se discutait dès 1946. Le Zaïm a signé les conventions. Mais le nouveau ministre des Affaires étrangères a tenu à déclarer que « les engagements internationaux étant des engagements internationaux, le gouvernement de Hachem bey Atassi reconnaîtrait tout ce qu'avaient signé les gouvernements précédents ».

Husni Zaïm a trahi ? Pour éliminer un chef d'Etat qui s'est fait élire par referendum une seule accusation permet l'opération à chaud : la trahison à sa charge. Les mots prennent une couleur particulière selon le pays où ils fleurissent, selon le climat. Celui de « trahison » sera infiniment plus nuancé dans un pays arabe qu'à Washington ou à Paris par exemple.

A-t-il « trahi » la cause arabe ? La Ligue arabe, c'est un fait, ne s'est guère trouvée confortée de la nouvelle orientation de Damas. Le Zaïm a joué d'emblée l'axe Egypte-Arabie sécudite. La « Grande Syrie » à direction hachémite, le roi Abdallah ne cesse de la prôner publiquement. Les Syriens ne voient pas de raison pour sacrifier leur indépendance aux ambitions du chef de la « Légion arabe », qu'ils considèrent unanimement comme un vassal britannique. (La Jordanie sans ressources est supportée par une *royalty* annuelle de 3 millions de livres sterling.) En se livrant à une diplomatie personnelle, par cela même manquant de souplesse, le Zaïm n'a pas craint d'élargir la brèche ouverte déjà dans la Ligue arabe par la guerre de Palestine.

Pour la Palestine le chef d'état-major avait su en réorganisant l'armée y obtenir des succès. Que le maréchal Zaïm se soit trop pressé de trouver un *modus vivendi* avec Israël, ce n'est pas impossible. L'armée syrienne est demeurée profondément déçue de n'avoir pu pousser ses avantages lors de la campagne, du fait que l'aile gauche arabe (transjordanienne) ne la suivit pas au sud de Tibériade. Que beaucoup d'officiers ne veuillent toujours considérer les rapports avec Israël que sous l'angle militaire, c'est un fait regrettable, mais c'en est un. Avec le colonel Zaïm l'armée avait renversé Chukri Kouatly, suspect, entre autres griefs, d'intriguer avec Abdallah. A-t-elle exécuté le maréchal, soupçonné de composer avec Israël ? Laissons là les hypothèses pour expliquer comment l'armée a pu exécuter son ancien chef. Cherchons plutôt les causes qui ont pu créer le climat nécessaire à cette liquidation.

1° L'épuration. Les coupes qu'avait opérées le colonel Zaïm dans la presse comme dans l'administration ;

2° Le mécontentement qui grandit dans l'armée. Le putsch du 30 mars fut proprement l'œuvre du Conseil supérieur de l'armée, dont le chef était Zaïm. Les premiers communiqués furent lancés au nom du Conseil. En peu de temps la qualité seule du commandant en chef demeurait. Le Conseil ne se réunit plus. On commença à murmurer que Zaïm « confisquait » le mouvement ;

3° La suppression des partis politiques. La mesure indisposa l'opinion. Zaïm fut populaire d'avoir chassé « les autres ». L'événement dépassé, la popularité s'évapora vite. Au lendemain du putsch, et la Chambre dissoute, l'opposition venait offrir ses services à l'armée. Ces hommes nouveaux ne purent trouver avec le Zaïm de formule qui leur permît de collaborer ;

4° L'approche des élections. Sous le règne du Zaïm les anciens députés avaient peu de chances de retrouver un mandat auquel peuvent s'attacher des avantages considérables ;

5° Le programme d'assainissement financier. Pour équiper le pays, et surtout pour renforcer l'armée, le Zaïm avait prévu un train d'impôts considérables, avec cette hérésie fiscale : la rétroactivité dans les impositions. C'est dire si l'ancienne féodalité terrienne (déjà émue par l'annonce d'une réforme agraire) se sentait inquiète, au même titre que la nouvelle féodalité industrielle née de la guerre ;

6° Dernière cause, d'ordre plus psychologique,

mais qui procède des 2° et 3° : deux mois après le putsch le Zaïm se retrouvait seul. Rien ne l'avait préparé aux affaires de gouvernement et il voulut très vite réformer, décider de tout, personnellement. L'homme de plus en plus devenait nerveux et irritable. Les conseils, sinon les critiques, il ne les tolérait même plus de ses compagnons d'armes, qu'il écarta les uns après les autres. Et les arrestations se succédèrent...

On aura aussi fait allusion à une revanche des ulemas, c'est-à-dire d'un Islam rebelle à tout modernisme. Si l'on a voulu le comparer parfois à un Mustapha Kemal, le Zaïm n'est jamais entré à cheval dans une mosquée à l'heure de la prière. En déplorant le particularisme vestimentaire (si goûté des voyageurs...) le Zaïm, qui se voulait fédérateur, exprimait seulement un courant de modernisme très fort en Syrie.

Le général Catroux aura été, avant la guerre et surtout aux années 1941-1945, un bon observateur de la politique syrienne, pour avoir eu à s'en soucier de près. Le général affirmait le 20 août dernier, dans un quotidien, qu'il fallait voir dans le nouveau coup d'Etat du 14 une restauration « du régime politique et social que le Zaïm était résolu à détruire ».

On peut ici s'inscrire en faux. Il est certain qu'un pays aussi riche intellectuellement que la Syrie aura évolué en incubant son indépendance depuis 1945 d'une manière qui étonnerait bon nombre de ceux qui y ont naguère vécu ou œuvré.

Le général Catroux rend un légitime hommage au nouveau chef du gouvernement Hachem bey Atassi : « Personnalité respectable et respectée qui s'est constamment tenue à l'écart des compromissions et des actes de corruption qui ont dans le passé discrédité tant de dirigeants nationalistes. » Pour poser ensuite : « La Syrie vivra à nouveau sous son régime traditionnel de conservatisme social, de privilèges et d'abus. »

Laissons un instant les récents événements pour faire un peu d'histoire. Après l'exécution du Zaïm le colonel Sami el Hennawi annonçait au nom du Conseil suprême de l'armée « qu'il s'agissait de reprendre l'esprit du 30 mars ». Le surlendemain l'armée remettait tous les pouvoirs entre les mains d'un gouvernement formé par Hachem bey Atassi. Le sage de soixante-treize ans aura été vingt-cinq années durant le chef du « bloc nationaliste » qui collabora avec bien des hauts commissaires sans perdre de vue cette indépendance qui, selon la S. D. N., serait la conclusion et le couronnement du mandat. Hachem bey conduisait à Paris la délégation syrienne, après que M. de Martel eut préparé avec lui le traité dit « de 1936 ».

La ratification du traité traîna à Paris. A la suite d'un refus du parlement d'entériner la politique du haut commissaire, Hachem bey démissionnera à Damas.

1941, la Syrie est désormais dans le camp allié. Le général de Gaulle vient proposer à Hachem bey de revenir à la tête de son pays. Le traité de 1936 sera mis en application avec de nouveaux amendements pour la durée des hostilités. La paix revenue il est entendu qu'on s'emploiera de part et d'autre à réaliser la formule « des deux Etats indépendants et amis ». Le projet n'aura pas de suite.

Les élections de 1943 seront un grand succès pour le bloc nationaliste. Chukri Kwatly devient président de la République. La liquidation de la position française se prépare et les conseillers étrangers ne manquent pas d'y prêter la main. On arrivera à la crise sanglante de 1945, dont il serait oiseux de rechercher les responsabilités.

Dès 1944 cependant le « bloc » s'était scindé en parti nationaliste d'une part, et, de l'autre, le « Chaab » (le parti du peuple).

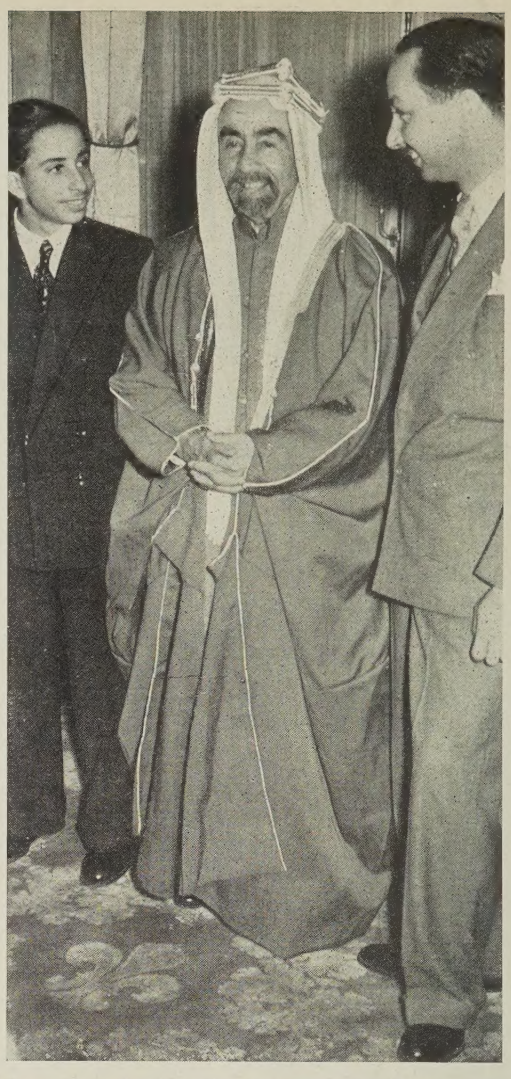
Dans le parti nationaliste restaient quelques grandes têtes politiques, de gros propriétaires, qui avaient sinon un programme bien défini, du moins une clientèle : paysans de chez eux, fonctionnaires, obligés. Depuis 1941 Hachem bey Atassi vivait retiré chez lui, à Homs. Le « Chaab », lui, groupa plutôt l'*Intelligenzia* syrienne : professeurs de facultés, avocats, médecins, journalistes. Très avertis des mouvements d'idées de l'histoire européenne, ils aspiraient à voir leur pays sortir à son tour de l'ornière quasi médiévale.

« Les voies du progrès lui seront fermées ; le sort des masses demeurera inchangé et celui des féodalités terriennes ou politiques ne sera pas menacé », concluait l'autre jour le général Catroux.

Pour l'exécution du Zaïm, aux causes sans aucun doute complexes, on en est réduit aux hypothèses. Mais pour controuver ces idées de « réaction féodale » et de « retour au régime d'avant le 30 mars » — le général Catroux n'aura pas été le seul à les émettre — il suffit d'examiner le nouveau gouvernement, qui vient de fixer la date des élections : fin septembre.

Trois nationalistes, trois « chaabistes », un indépendant modéré : Khaled bey Azem, qui fut ministre à Paris en 1948, un indépendant progressiste, un « Baas el Arabi », un indépendant socialiste, un militaire : le général Abdallah Atfe, le composent.

Dans ce cabinet d'union les deux postes-clés à la veille d'élections (Intérieur et Affaires étrangères), c'est le parti du peuple qui les tient. Sur onze ministres six (sans préjuger par là les cinq autres) sont résolument, par doctrine et par comportement, les plus grands adversaires qu'ait eus l'ancien régime. Ce sont justement ces « chaabistes », ainsi que leur « apparenté » Akram Haurani, qui soufflaient au Zaïm (qui en homme de guerre n'en avait aucun) ce programme économique et social, si révolutionnaire pour la Syrie, selon certains, qu'il en serait mort.



LA FAMILLE HACHÉMITE : LE ROI ABDALLAH, LE ROI FAYÇAL ET LE RÉGENT ABDULILLAH.

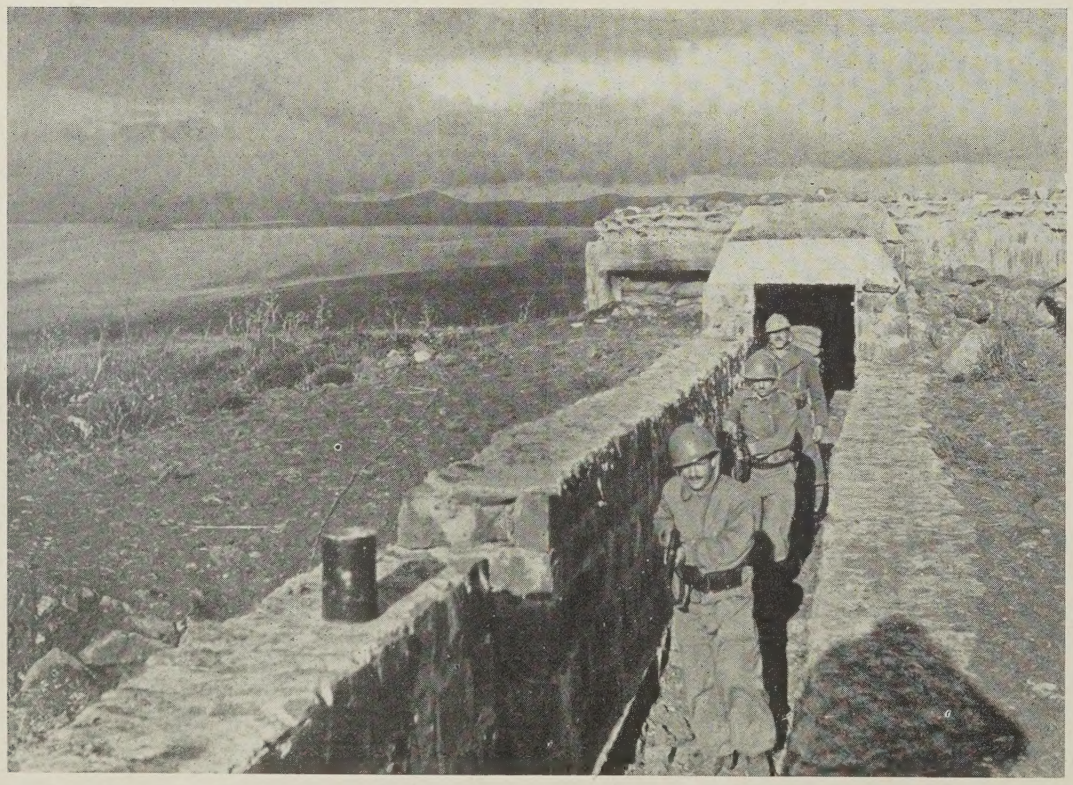
Pour la politique étrangère il ne semble pas que le cabinet Atassi veuille prendre grande initiative avant les élections. Il ne se rejettera pas sur l'axe hachémite : Bagdad-Amman, du simple fait que Zaïm avait joué à fond celui d'Alexandrie : Egypte-Arabie séoudite. Il devrait plutôt tenter d'harmoniser les rapports au sein de la Ligue arabe. Il s'efforcera certainement d'atténuer le désappointement du Caire, trop engagé avec la « dictature » du maréchal pour ne pas décréter trois jours de deuil... Quant à Riad, le monarque séoudien sera toujours satisfait de voir dénoncer les projets de « Grande Syrie » de ses vieux rivaux hachémites.

Toujours à propos de l'exécution du Zaïm, on aura aussi évoqué la lutte que se livreraient livre sterling et dollar. Ce qui semble également dénué de fondement si l'on sait que la politique britannique de la livre a fait l'unanimité contre elle dans le Proche-Orient. Cette politique se sera appuyée sur un système dirigiste, bien incompatible avec la mentalité de ces peuples. Le gouvernement britannique ne saurait espérer, à aucun moment, que le Proche-Orient consente un sacrifice, si minime soit-il, pour aider à un sauvetage éventuel de la sterling. Si celle-ci venait à se dévaluer, tous ces pays qui en ont des réserves en voudraient d'autant plus à l'Angleterre que celle-ci leur aura fait « jouer » à fond la livre. Pour la Syrie, c'est sur les conseils de personnalités britanniques comme le général Spears qu'elle a demandé à la France de garantir sa propre monnaie par rapport à la livre sterling.

C'est au dollar que tout le Proche-Orient cherche en vérité à s'accrocher. Le libéralisme américain — c'est l'idée qui prévaut là-bas — serait bien la seule formule pour sortir d'un chaos où risqueraient de disparaître tous les profits acquis depuis 1939.

Faut-il par là redouter une mainmise des Etats-Unis ? Sur le plan politique, ce à quoi semblent par-dessus tout tenir les Etats-Unis pour la Syrie, c'est que ce pays par où doivent passer leurs pipe-lines ne tombe pas sous l'hégémonie d'une quelconque puissance. Que ce soit par pays arabe interposé ou par alignement idéologique.

FRÉDÉRIC MÉGRET.



LES FORTIFICATIONS DE MISHMAR HAY ARDEN, L'ENCLAVE EN TERRITOIRE PALESTINIEN, ONT SAUTÉ.

LA FIN D'UN GRAND CAÏD BERBÈRE

par JEAN MIQUEL

Le 5 août dernier mourait le caïd Amkor Ould Haddane, issu de la tribu Aït Mouli. Cette nouvelle, qui a suscité quelque émotion chez les vieux Marocains autochtones ou adoptifs, risque de ne pas avoir de sens pour nombre de Français n'ignorant point cependant tout à fait les questions relatives au protectorat.

Et pourtant disparaît avec le caïd Amkor une haute figure de chef berbère à grande influence, un homme-type du moyen Atlas. Il a représenté tour à tour au milieu de ses montagnards la résistance à notre pénétration puis la fidélité et l'amitié enfin donnée ou, pour mieux dire, conquise.

Quittons la route qui, par El Hajeb et Azrou, va de Meknès à M'Rirt et Khenifra pour courir les pistes de montagne. Alors, de l'Oum Er Rebia à la Zaouia d'Ifrane, d'El Hammam à Aïn Leuh, la variété même du paysage et sa constante démesure permettent de comprendre d'un coup : l'homme ici s'explique par le sol, la couleur des sentiments et des impressions par la teinte du ciel et de la roche, l'âpreté de la vie par la rugosité de l'habitat. Après avoir passé les chaos où s'ouvre parfois quelque panorama lunaire, on atteint les chênes verts et l'élancement des cèdres. Or, en suivant la signalisation des pistes, en tournant les virages, brusquement apparaît une indication : Dar Caïd Amkor, un repère parmi ce dédale, le chemin qui conduit à la demeure du caïd : Bou-Arch, sur le territoire d'Aïn Leuh. Au sommet d'une élévation des murs enferment une aire, une sorte de ferme sévère, close sur elle-même et comme fortifiée. Ici on avait chance de rencontrer celui qui régnait sur ses six épouses, ses onze fils, ses neuf filles, les notables de son entourage, les serviteurs et les troupeaux. Comment n'aurait-il pas admis que son autorité sur les tribus n'était qu'un prolongement de sa situation familiale ?

Son père était caïd maghzen sous Moulay Hassan et il succéda directement à son oncle. La famille était alors une des plus puissantes de la région. Mais c'est le caïd Amkor qui étendit cette influence, par son prestige et son action personnelle. C'est lui qui comprend en 1914 le sens de la pénétration française, à laquelle il avait jusqu'alors résisté. De ce moment jusqu'en 1933 il ne cesse de combattre pendant toutes les campagnes de réduction et de pacification dans l'Atlas central. Depuis son attitude était celle de la fidélité, et elle ne se démentit pas aux jours sombres.

Aussi devant le corps posé à terre, la face découverte sous le vol des cigognes, c'est le colonel Ayard, qui, d'une voix étranglée, prononça en français, en arabe et en berbère l'éloge funèbre du défunt. Le caïd Amkor était mort à 9 h. 30 ; à 18 h. 30 avait lieu la cérémonie. En quelques heures non seulement toute la montagne savait, mais toute la montagne était là.

Le caïd Amkor est décédé au moment où il allait assister à une réunion de tous les notables des tribus de la région pour fixer des points de coutume. Il est mort sous la tente comme il avait vécu, à 1.900 mètres d'altitude. Un an auparavant il avait alerté le colonel Ayard dans sa retraite pour lui confier ses fils. La veille de sa mort il appelait le capitaine chef de l'annexe d'Aïn Leuh pour lui demander de guider sa famille. Il sentait venir la fin, mais il est mort debout.

L'AN DERNIER, AU COURS D'UNE GRANDE RÉUNION DES TRIBUS MONTAGNARDES DU MOYEN ATLAS, LE GÉNÉRAL JUIN ÉLÈVE LE CAID A LA DIGNITÉ DE GRAND OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

UN OFFICIER DES AFFAIRES INDIGÈNES, ENTOURÉ DES CAIDS DES TRIBUS BERBÈRES QU'IL CONTROLE, REÇOIT LE GÉNÉRAL JUIN DEVANT LA TENTE DES NOMADES, TISSÉE DE POILS DE CHÈVRE. AU PREMIER PLAN A DROITE, UN CAID DE L'OUM ER REBIA, VÉTÉRAN DU BAROUD, DONT LE PROFIL EST UN VÉRITABLE DOCUMENT ETHNOGRAPHIQUE : IL REPRÉSENTE UN PUR TYPE BERBÈRE.

Le chateau féodal et l'église d'Estaing, qui dominent le Lot. Barrage de Castelneau, presque a sec, vu des hauteurs de Lassouts.

Deux aspects des gorges du Lot entre Estaing et Entraygues.

Au bord de la rivière, après Entraygues.

L'église d'Estaing, dont le porche, surélevé, se situe en face de la barbacane du chateau.

EN SUIVANT LE LOT (*)

par Paul-Émile Cadilhac

Les rivières sont capricieuses ; elles ont parfois, tout comme certains êtres humains d'ailleurs, des repentirs et retournent soudain en arrière. Le Lot ne s'en prive pas. Si vous le voulez bien, nous allons suivre son exemple et revenir nous aussi sur nos pas.

DE L'ESPRIT MATHÉMATIQUE OPPOSÉ A L'ESPRIT ESTHÉTIQUE

Laissons Espalion au bas de la montagne, remontons à Saint-Côme, puis à Lassouts, d'où l'on a sur la vallée et l'Aubrac une échappée grandiose. Droit devant nous un énorme mur endigue le Lot — le barrage de Castelnau. D'un blanc cru, il tranche dans le paysage, qu'il profane. Le lit de la rivière est à sec ou presque, et au delà de la crête de ciment, plusieurs mètres en dessous, un triangle bleu dénonce le réservoir à peu près vide. Une usine en chômage — et depuis des mois !

Le barrage de Sarrans, qui muselle la Truyère, affluent du Lot, est, lui, totalement vidé. Une fois de plus le petit hameau noyé sous les eaux a resurgi, comme en 1943, verdi, lépreux, dressant au soleil la protestation muette de ses pierres croulantes et de ses toitures crevées. Depuis novembre Sarrans n'a pas fourni un kilowatt.

Cette histoire se répète dans tout le Massif Central à des dizaines d'exemplaires. D'énormes barrages qui ont englouti des sommes folles et qui demeurent inutilisés un an sur deux — quelquefois davantage. Chaque ingénieur veut avoir le sien. Des troupes de géomètres et de physiciens scrutent les moindres cours d'eaux, les sondent, les auscultent et brûlent de les mettre sous le joug. On dresse des plans, on exproprie et l'on barre au petit bonheur, au mépris de l'esthétique, de l'hygiène et du bon sens. Des paysages sont à jamais flétris ; au passage des petites cités, les eaux, désormais trop basses, laissent se dégorger les égouts à vue — tant pis pour les épidémies ! — et le rendement, en fin de compte, se révèle inférieur aux prévisions, sans proportion avec les dépenses et les ruines.

Pourquoi cette diatribe ? vous récriez-vous. Parce qu'il est question de construire entre Estaing et Entraygues un nouveau barrage qui noierait les gorges du Lot et priverait cette région d'un capital touristique de haute valeur. Le site est, je crois, classé. Cependant déjà les lieux ont été repérés, jalonnés, des arbres marqués, et les plans attendent l'heure de l'exécution.

Un projet moins nocif prévoit une suite de barrages en escalier qui ne bifferaient pas totalement le défilé. Le mal serait atténué, mais le dommage demeurerait encore fort grave.

Au vrai — et c'est là-dessus qu'il faut mettre

(*) Voir *France-Illustration* du 27 août 1949.

La Truyère, sous le viaduc de Garabit. Cet ouvrage d'art géant, du a Eiffel, est remarquable par la hardiesse de sa conception et la

l'accent — tous ces barrages se révèlent déficitaires. Le Massif Central est un mauvais château d'eau. Les grandes retenues doivent s'édifier au-dessous des lacs vastes et profonds, à proximité des glaciers et des neiges éternelles. Au surplus il est d'autres formes d'énergie qu'on peut exploiter : le mouvement des marées, la force du vent et cette prodigieuse désintégration atomique qui d'ici quelques années aura bouleversé la planète. L'ère des barrages, au centre de la France, semble périmée.

Ajoutez que les centrales thermiques, si décriées, redeviennent actuelles. L'extraction du charbon a retrouvé en France et à l'étranger son rythme d'avant guerre. Il l'a même en certains endroits dépassé. On n'a plus intérêt à transporter à grands frais des houilles de qualités inférieures soumises à une liquidation à bas prix. Mieux vaut les brûler sur place et récupérer aussitôt l'énergie qu'elles recèlent. M. Lacoste l'a bien compris qui vient de décider la création de nouvelles centrales thermiques, dont une précisément tout proche d'ici, à Decazeville. Conclusion : il importe que le faux esprit mathématique le cède à l'esprit esthétique, qui défend nos monuments et nos sites, sources sacrées de nos exportations invisibles.

D'HISPANOLIA A LA CITÉ DES EAUX

Nous quittons Hispanolia — pardon ! Espalion — par un dimanche tissé de lumière. Elle filtre à travers les platanes et rebondit à chaque caillou du chemin. Ce dernier suit le Lot fidèlement, s'accroche aux pentes — car la vallée redevient gorge par instants — s'écarte un peu, puis se

Le confluent du Lot et de la Truyère, a Entraygues, photographié en vue cavalière de la route q

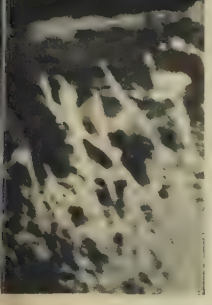
rapproche. Et voici, commandant le pont et la rivière, une haute silhouette de burg, comme Hugo les aime : Estaing.

Il semble échappé aux bords du Rhin, village épique et familier, aux rues tortueuses et sales sur lesquelles se penchent de vieux logis percés de fenêtres à meneaux et de portes bardées de ferronneries. Mais ce qui saisit d'abord, c'est le massif hérissé du château, fait de toits en cascades, de balustres, de terrasses, de tourelles et du donjon carré qui jaillit puissamment et s'achève en bulbe. L'église ogivale, face à la barbacane du château à l'intérieur des murs, hausse son porche profond au sommet d'un escalier de vingt-cinq marches. Si vous avez le loisir de faire oraison en ce lieu, évoquez la mémoire de ce Tristan d'Estaing, héros d'une fière race, qui sauva la vie de Philippe Auguste à Bouvines et reçut pour récompense les propres armes royales : les trois lys de France.

Nous marchons à présent vers la cité des Eaux — Entraygues mot à mot veut dire « entre les eaux » — mais nous y allons par un défilé d'enfer. Il dure plus de quatre lieues, sans un hameau, sans une ferme. Une seule maison, celle du garde forestier. En revanche, des verdures tendues sur le roc comme des draperies de Fête-Dieu, des à pics, des promontoires rocheux surgissant soudain ainsi les cuivres dans un orchestre. En deux endroits, obélisques géants et frustes, deux masses grises démesurées fusent de la route.

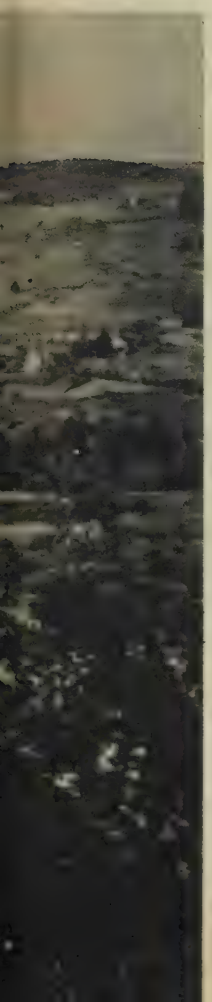
Puis la gorge éclate et Entraygues surgit dans la vallée, campé sur ses deux rivières — le Lot et la Truyère — qui lui font un collier d'eau. Pour bien la comprendre, abandonnons la vallée et, prenant la route de Rodez accrochée au flanc de la montagne, gagnons de la hauteur. Impression d'avion. A l'ordinaire, un ruban vert étranglé entre des falaises, et qui est le Lot, vient buter presque à angle droit contre une large, profonde et calme rivière aux allures de fleuve, qui est la Truyère. Aujourd'hui Lot et Truyère — nous avons vu cette dernière à Garabit dans un cadre grandiose — coulent quasi à sec. Sur chaque cours d'eau, un pont gothique ; celui de la Truyère, plus pur et plus beau. Dans l'entre-deux, la vieille cité aux rues ombreuses, aux maisons penchées, aux cours pleines de surprises.

Si vous arrivez à Entraygues à l'heure du déjeuner, allez chez Laplagne, que les Purs Cent ont honoré de leur diplôme. Avec le bouyssi, blanc fumé sec à goût de miel et de pierre à fusil, vous tâterez la truite de la Truyère ou du Goul, les écrevisses de la Selve, l'anguille du Lot. Avec le fel rouge, parfumé ainsi framboise — dont les cépages, comme ceux du bouyssi, s'accrochent aux pentes au-dessus d'Entraygues — vous apprécierez le mouton des causses ou, en septembre, la caille, le perdreau, le lièvre, sans oublier les délectables foies gras du pays.



SSE DE SES LIGNES.

DIRIGE VERS RODEZ.



FIGEAC : SYMPHONIE DES TOITS DE LA VIEILLE VILLE AVEC LEURS TUILES A LA ROMAINE ET LEURS BELVÉDÈRES AMÉNAGÉS EN TERRASSES.

GRANDS FEUDATAIRES

Le déjeuner s'est prolongé tard. De surcroît un accident — camionnette contre auto de tourisme — a embouteillé pour des heures la petite route qui suit le Lot à la sortie d'Entraygues en direction de Capdenac. Cette route, très étroite, emprunte l'ancien chemin de halage et s'annonce vraiment exquise. On chemine entre des jardins odorants, des cirques de verdure, des monts couverts de châtaigniers et de vignes. Des hameaux rapprochés, qui n'ont guère qu'une seule rue, exhalent en ce dimanche soir une rumeur de fête. Et le crépuscule tempère d'un peu de fraîcheur une journée qui fut torride.

La nuit peu à peu est venue et nous roulons *per amica silentia lunæ*, à travers les silences amis de la nuit, dont les grandes nappes blanches poudrent le paysage, découpent arbres et logis en ombres chinoises, peuplent de fantômes les haies, les chemins creux, les sous-bois. A travers l'entrelacs des ramures le Lot se glace d'argent, s'irise de lueurs brisées. C'est l'heure exquise.

Nous voudrions faire halte en quelque coin de campagne. Mais toutes les auberges sont pleines. Nous laissons à gauche le pont de Courseavi, qui nous jetterait dans la vallée du Dourdou et de là à Conques, et tombons à Port-d'Agrès en pleine fête votive : lampions, accordéon, couples dansant, pétards et limonade. Pas une chambre. Nous allons coucher à Decazeville, la ville noire, à l'atmosphère lourde et soufrée, aux crassiers rougeoyants, fondée environ 1830 par le duc Decazes, l'ancien ministre de Louis XVIII.

Nous avons délaissé le Lot, et au cœur de cette citadelle ouvrière nous avons l'impression qu'il est bien loin. Il continue cependant sa course ondoyante et diverse, car nul plus que lui ne sinue et ne change, seigneur plein de grandeur et de nonchaloir. Au vrai c'est un maître, un haut-baron, et qui a des feudataires — entendez, dans les vallées qui s'y jettent ou à proximité de ses rives, des cités qui relèvent de son obédience touristique.

Par la vallée du Dourdou, étroite et modeste, bordée de vieux moulins, de bicoques vétustes et charmantes penchées sur l'eau, vous irez à la merveille des merveilles : l'abbatiale de Conques, l'église romane la plus prodigieuse de France, dont les trois tours carrées, appointées en clocher, se dressent comme trois pasteurs sur les lourds toits de pierre d'un village aux murs gris, immuable depuis des siècles.

Vous pourrez aussi — comme nous le lundi matin — reprendre la vallée du Lot. De Viviez vous passerez à La Roque, ruine féodale dominant des logis de troglodytes, et bientôt vous toucherez à Capdenac-gare, capitale ferroviaire tirée au cordeau et monotone. Franchissez le Lot et grimpez à Capdenac-le-Vieux. Vous ne le regretterez pas. Oppidum gaulois qui arrêta longuement César, le bourg garde toujours fière mine. Portes fortifiées, ruelles escarpées, donjon carré, çà et là des maisons pansues et ridées perpétuent son antique grandeur.

Cependant, à 7 kilomètres de là et à 9 kilomètres du Lot, auquel le rattache le Célé, Figeac sera pour nous, au sortir du Rouergue, le premier contact avec le Quercy.

Je l'avais visité il y a une quinzaine d'années et je le retrouve inchangé, avec ses maisons à pans de bois, ses toits roux, patinés et chauds, coupés de belvédères en forme de pagode, et dominant des terrasses couvertes qui font courir sous les tuiles un frisson d'outre-Pyrénées. En bas, des petites rues humides et noires, des culs-de-sac et, d'aventure, une belle fenêtre gothique, les vanteaux d'une porte seigneuriale...

Je me souviens, ayant ainsi poussé un battant au hasard, d'avoir par un majestueux escalier Renaissance pénétré dans une auberge de rouliers — peut-être aujourd'hui disparue — à la cuisine démesurée, aux meubles trapus, à la vaste cheminée garnie de chandeliers de cuivre...

Au départ nous saluerons ce morceau de bravoure qu'est l'hôtel de la Monnaie, logis à arcades, aux fenêtres gémellées, au toit en terrasse ouverte, du XIII[e] siècle, qui, plus simple, égale à mon sens l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges — et nous reprendrons, en descendant le Célé, une fois encore le fil du Lot.

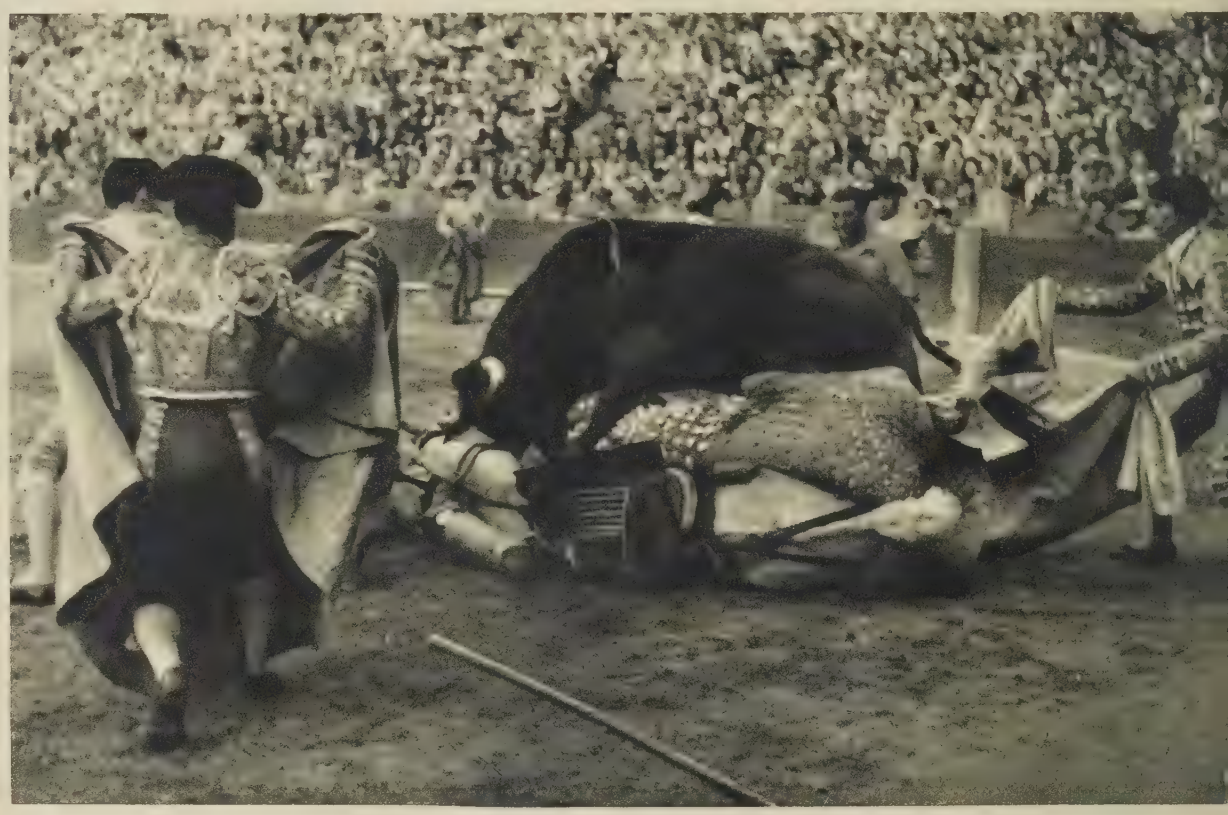
(A suivre.)

FILEUSE AU ROUET, A ENTRAYGUES.

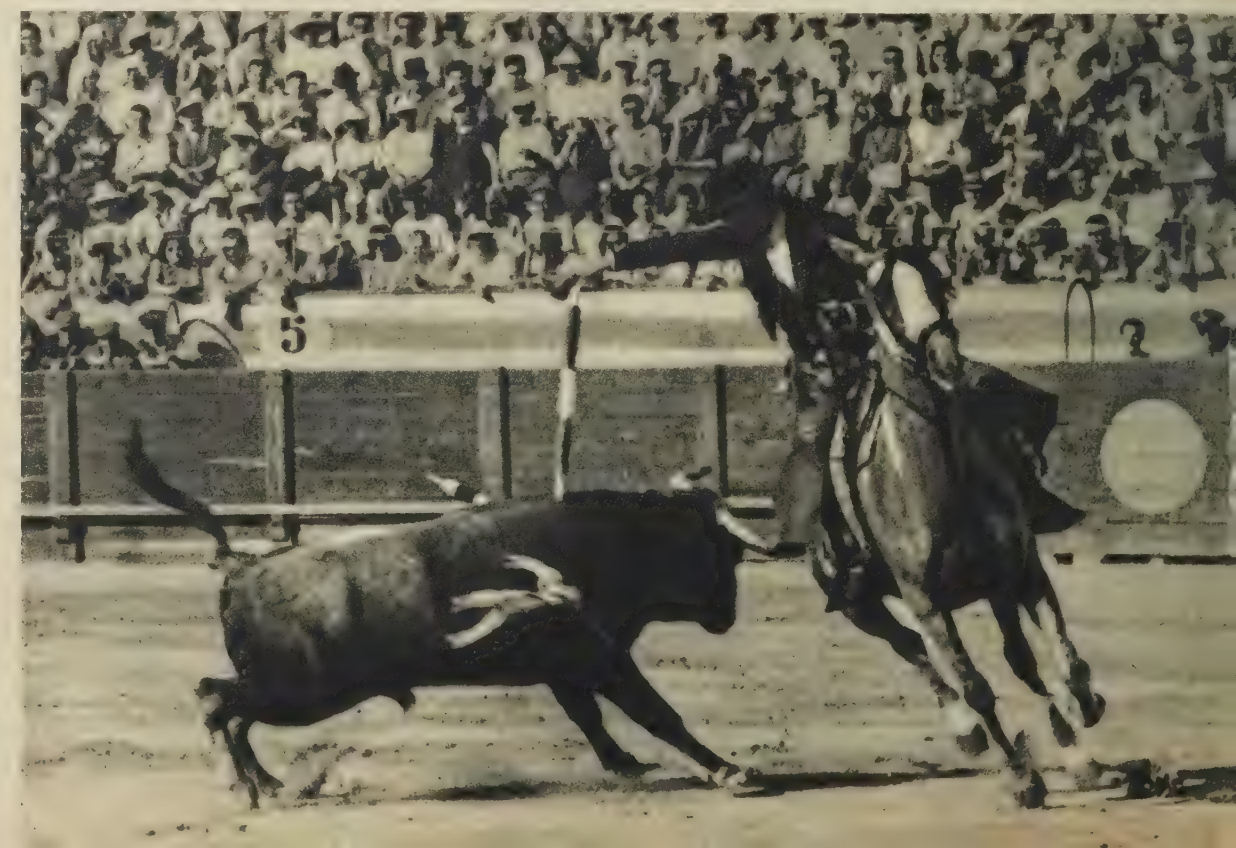
A FIGEAC, PLACE CHAMPOLLION : UNE MAISON DE JADIS A TERRASSE COUVERTE. A ENTRAYGUES : TOURELLE DANS UNE COUR ET UN COIN DE LA RUE BASSE.

LES COULISSES DES ARÈNES, ENCLOS OU SONT PARQUÉS DANS L'OBSCURITÉ LES TAUREAUX PARTICIPANT A LA CORRIDA. — DE LOURDES PORTES FERMENT LES COULOIRS DES BOXES.

LES TOREROS A CHEVAL S'ENTRAINENT SUR UN MANNEQUIN ROULANT ARMÉ DE « VRAIES CORNES ».



APRÈS L'ENTRAINEMENT, LE COMBAT. — ALVARO DOMECQ, CÉLÈBRE TORERO A CHEVAL, APRÈS AVOIR PLANTÉ UNE BANDERILLE (CI-DESSOUS) N'A QUE LE TEMPS DE SE METTRE A L'ABRI DEVANT LA RÉACTION DU TAUREAU.



BARCELONE

COURSES DE TAUREAUX

PAR JACQUES VINEUSE

LE TAUREAU A D'ABORD RENVERSÉ SON ADVERSAIRE, PUIS L'A PROJETÉ PAR-DESSUS LA PALISSADE.

COMBIEN sont-ils de jeunes Espagnols entre quinze et vingt ans que hante la gloire des arènes et qui aspirent à devenir « toreros » ? Des milliers et des milliers d'où sortiront à peine quelques élus.

La profession de torero n'est pas difficilement accessible seulement par l'ensemble des qualités morales et physiques qu'elle exige. Elle est encore âprement défendue par ceux qui l'exercent. Ne pénètre pas dans le cercle qui veut. Aussi doué qu'il soit possible de l'être, l'aspirant torero ne parviendra à s'imposer qu'à force de persévérance et à la condition que la chance consente à entrer dans son jeu. Il lui faudra s'accrocher aux « impresarios », aux organisateurs de corridas, se tenir toujours prêt à remplacer au pied levé tel torero titulaire et ne pas laisser échapper l'occasion qui pourra lui être offerte de se faire remarquer et de plaire au public.

Luis Miguel Dominguin, le torero actuellement le mieux payé d'Espagne, gagne environ 10 millions de pesetas par an, soit 100 millions de francs. Le chiffre est énorme, mais il n'est pas tout bénéfice. Le torero a des frais, qui sont considérables. Il doit réserver le pourcentage de son *apoderado* (le manager, le fondé de pouvoir), rétribuer les services de son *mozo de estoques,* de ses picadors, de ses banderilleros et, en outre, assurer sa publicité en arrosant très copieusement la presse tauromachique. Pour Dominguin, l'ensemble de ces frais représentent de 4 à 5 millions de pesetas par an.

Un jeune torero non encore tout à fait « arrivé » mais jouant déjà les « vedettes » dans les *novilladas* pourra gagner jusqu'à 1 million de pesetas par an. Les novilladas sont des courses auxquelles ne participent en principe que de jeunes taureaux, c'est-à-dire des taureaux n'ayant pas plus de trois ans, au lieu que ceux réservés aux corridas sont généralement âgés de cinq ans. Je dis *en principe,* car il arrive fréquemment que les taureaux des novilladas soient tout aussi « gros » que les autres. On les a seulement écartés des corridas parce qu'ils présentent un « défaut », qui en fait les rend souvent plus difficiles que d'autres à combattre.

Le torero de novillada à qui on reconnaît actuellement les plus grandes qualités s'appelle Julio Aparacio. C'est un garçon de dix-sept ans, d'apparence frêle, au visage pâle, au masque toujours étrangement grave. Ses parents sont des commerçants aisés de Séville, tout le destinait à une existence confortable et sans heurts. Un beau jour il a tout abandonné pour courir sa chance dans la carrière des taureaux. Il a connu des années difficiles, mais aujourd'hui il est parvenu à faire figure d' « espoir » numéro 1 de la nouvelle génération. Certains le tiennent pour un héritier spirituel de Manolete, à cause d'une sorte de rayonnement mystique qui émane de sa personne et qu'on trouvait aussi chez le plus grand torero de tous les temps. Car si les perspectives de fortune et de gloire jouent évidemment un rôle important dans l'attrait qu'exerce sur de jeunes garçons la carrière de torero, il arrive aussi qu'il y ait autre chose, autre chose qu'on ne saurait désigner que d'un nom : la vocation.

L'entraînement du torero est celui de tous les athlètes professionnels. En pleine saison un torero « arrivé » pourra combattre jusqu'à trois fois par semaine — chaque fois, bien entendu, dans une ville différente, ce qui implique en outre des voyages fatigants. Une condition physique excellente est indispensable. Pour ce qui est de leur entraînement proprement tauromachique, les jeunes toreros s'exercent dans les *ganaderias,* les élevages de taureaux. Non pas avec des taureaux — les taureaux destinés aux arènes ne doivent jamais avoir été « travaillés » — mais avec les mères de ces taureaux, les vaches « braves », c'est-à-dire sauvages, lesquelles, à cause de ces séances d'entraînement répétées, se montreraient beaucoup plus dangereuses que leurs fils dans des arènes de combat. Enrichies d'expérience, elles en connaissent trop long sur le jeu de l'homme et de la cape...

Quels sont les sentiments, si l'on peut dire, des toreros à l'égard des taureaux ? En général, comme les boxeurs, comme la plupart des athlètes, les toreros aiment beaucoup les animaux. A l'égard des taureaux je ne dirai pas qu'ils manifestent des sentiments affectueux et tendres qui ne seraient peut-être pas de mise... Mais ils tiennent le taureau pour le roi des animaux et ils lui vouent la plus grande estime.

« Il était beau, il était brave, il était noble... »

C'est en des termes de ce genre, exprimés d'un ton pénétré, empreints de la plus évidente conviction, que j'ai entendu des toreros évoquer le souvenir de tel « n° 3 » ou tel « n° 5 » qu'ils avaient combattus et tués deux ou trois ans auparavant à Madrid ou à Salamanque. Pour le torero, en somme, le taureau est moins un adversaire qu'un partenaire appelé à lui donner la réplique et dont la tenue en scène influera grandement sur le succès de la représentation.

LE POINT DE VUE DU TAUREAU

« Fort bien, dira-t-on, mais le taureau, lui, que pense-t-il de tout cela ? »

Je ne voudrais pas donner au lecteur une trop haute idée de ma conscience professionnelle, ni l'abuser : je n'ai pas été jusqu'à interviewer des taureaux.

Il n'est pas défendu pour autant d'essayer de se mettre un instant — et en imagination seulement — à la place du taureau. Le dilemme, en ce qui le concerne, se présente de la façon suivante : vaut-il mieux passer son existence la tête sous le joug, à tirer la charrue, pour être finalement abattu et livré à la boucherie, que de jouir de trois, de quatre, de cinq années de liberté absolue, à paître et folâtrer dans les vastes pâturages, quitte à payer cette longue sinécure d'un quart d'heure de souffrance avant d'être exécuté d'un coup d'épée ? Il me semble — si j'étais un jeune veau que mes parents interrogeaient sur mes projets d'avenir — que je n'hésiterais pas à opter pour la seconde solution. Mais il ne peut s'agir là, bien entendu, que d'une opinion tout à fait personnelle.

J'ai eu l'occasion de passer quelques jours dans une *ganaderia* des environs de Madrid. Cette

LA MULETA PERMET, PENDANT LE COMBAT, DE FAIRE UNE SÉRIE DE PASSES D'UNE FINE ÉLÉGANCE.

La « garrocha » dans la prairie. — L'approche du jeune taureau. — Les cavaliers lancés a la poursuite de l'animal. Par le moyen du long baton le taureau va toucher terre. Est-ce qu'il va se relever, charger et mériter ainsi de combattre plus tard aux arènes ?

ganaderia est le seul bien qui reste à une très noble dame espagnole, et c'est sa fille, âgée de dix-sept ans, qui, à cheval dès 5 heures du matin, dirige l'élevage. Cette jeune et énergique personne adore manifestement ses taureaux (il y en a une centaine), qu'elle connaît presque un à un.

— Pourtant, lui dis-je un jour, ces taureaux que vous aimez tellement, vous ne les élevez que pour les vendre à des impresarios qui les feront tuer dans les arènes.

— Oui, bien sûr... Il y a un moment horrible, un moment où chaque fois je souffre atrocement : c'est quand ils vont quitter la ganaderia et qu'on les enferme dans les caisses (les « caisses », ce sont ces sortes de cages de bois individuelles dans lesquelles les taureaux, voyageant en train ou en camions, sont transportés aux arènes).

— Et ensuite ? continuai-je. Car il vous arrive d'assister aux corridas auxquelles participent vos propres taureaux ?

— Là, alors, cela dépend. Si le taureau n'est pas bon, pas courageux, j'ai de la peine, j'ai honte pour lui. Mais s'il est brave, s'il est noble, alors je suis fière *pour* lui !

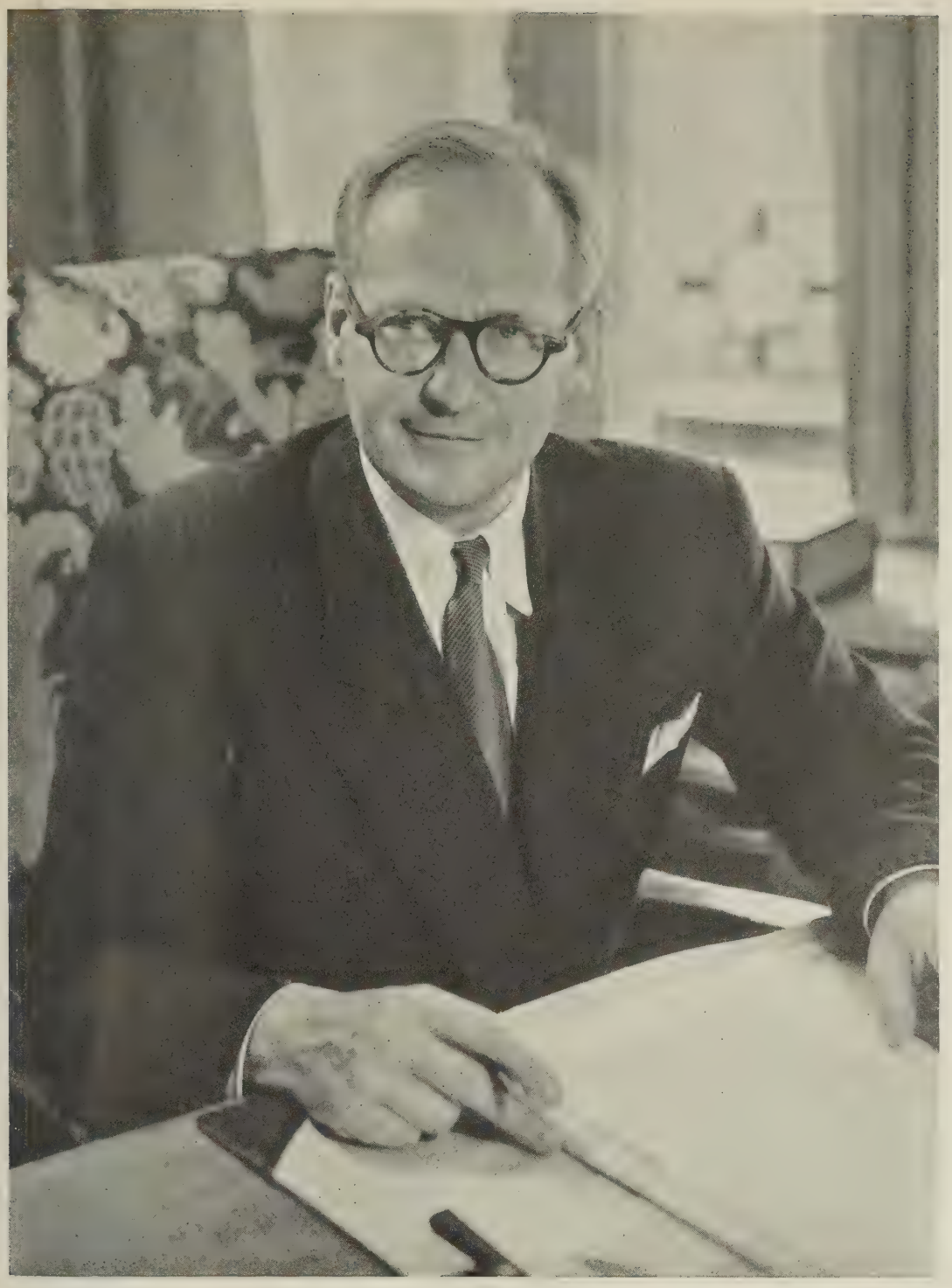
La définition de la noblesse appliquée aux taureaux est quelque peu tendancieuse. Un taureau reconnu pour parfaitement « noble » est, en un mot comme en cent, un taureau parfaitement stupide. Le taureau qui s'avise de foncer non pas sur la cape ou la « muleta » mais sur l'homme en qui il a décelé son véritable ennemi est un taureau « pas noble ». Heureusement les taureaux sont en général « nobles », sans quoi il n'y aurait plus de corridas possibles.

LE TEST DE LA « GARROCHA »

Peut-on préjuger de la façon dont un taureau se comportera dans l'arène ? Certes les diverses ganaderias jouissent chacune d'une certaine cote, plus ou moins bonne, établie d'après le comportement, dans un nombre de courses délimité, des taureaux qu'elles livrent aux arènes. Les taureaux de Miura, par exemple, un élevage de la région de Séville, passent pour difficiles et dangereux à combattre — c'est un taureau de Miura qui, le 28 août 1947, à Linarès, blessa à mort le grand Manolete. Mais il n'y a pas de règle absolue. Chaque taureau en pénétrant dans l'arène apporte avec lui un certain nombre d'inconnues. C'est pourquoi le torero n'a pas une seconde à perdre pour se forger une opinion en l'observant et en le mettant à l'épreuve. Certaines passes et certaines approches possibles avec un taureau sont impossibles avec un autre.

A la ganaderia chacun des futurs taureaux de combat, entre dix-huit mois et deux ans, est soumis à l'épreuve de la *garrocha*. Un cavalier poursuit dans la prairie le jeune taureau et le jette à terre en le déséquilibrant à l'aide de ce long bâton (non ferré) qu'on appelle garrocha. Lorsque, s'étant relevé, le jeune taureau manifeste un esprit de vengeance en fonçant à plusieurs reprises sur le cavalier, il est déclaré « brave » et digne de comparaître quelques années plus tard dans les arènes de combat. La sélection des étalons et des vaches braves destinées à la reproduction s'opère de la même façon, l'épreuve de la garrocha étant alors complétée par une épreuve face à la cape. L'ascendance compte en effet pour beaucoup dans la production d'un bon élevage de combat. A la ganaderia il y a toujours un spécialiste dénommé *conocedor* (connaisseur), exclusivement chargé de contrôler les naissances et d'établir les pedigrees de chacun des animaux de l'élevage. Le *cortijo*, cette maison où logent les propriétaires ainsi que les divers employés de l'élevage — maison de type andalou, basse, large, aux murs d'un blanc éclatant et à la toiture de tuiles rouges — comporte une pièce uniquement destinée à contenir les innombrables fichiers qui constituent en quelque sorte l'état civil de tous les pensionnaires à deux cornes de la ganaderia.

Il y aurait certes encore bien des choses à dire sur les taureaux et sur ce monde éminemment pittoresque qui ne vit que par et pour les taureaux. Qu'on me permette seulement une dernière remarque. On peut aimer ou ne pas aimer les courses de taureaux. Mais leurs plus acharnés détracteurs sont « contre », le plus souvent par principe : ils n'ont généralement de leur vie assisté à une corrida. Or pour se faire honnêtement une opinion sur les courses de taureaux il faut en avoir vu un certain nombre et, condition *sine qua non*, en Espagne. La corrida, en effet, est une cérémonie qui exige une assistance de fidèles initiés à chacun de ses rites.



M. H. Lange, ministre des Affaires étrangères, qui fit adhérer son pays au pacte Atlantique.

DANS L'EUROPE EN ÉVOLUTION

LA NORVÈGE VEUT LA PAIX (*)

par J.-S. Arcturus

Tout en contemplant le fjord d'Oslo par une large baie vitrée, en attendant d'être reçu par M. Halvard Lange, ministre des Affaires étrangères de Norvège, je pensais à l'extraordinaire maîtrise de soi dont ce pays fit preuve au cours de la tourmente. Avril 1940 : l'invasion ; le parlement mandate le roi et le gouvernement pour représenter légalement le pays à l'étranger et y préparer sa délivrance. 1942 : les milieux de la résistance, en contact avec le gouvernement exilé, préparent un programme de reconstruction pour l'après-guerre — il fut, après la libération, approuvé par tous les partis. 1944 : tous les partis conçoivent un projet d'action commune pour le salut du pays, l'envoient à leurs amis et adversaires politiques norvégiens au camp de concentration de Sachsenhausen — malgré les difficultés que cela comporte — d'où il est expédié au gouvernement norvégien à Londres. L'union est telle que le parti conservateur à ce moment adhère à une politique sociale. Juin 1945 : formation d'un gouvernement de concentration nationale par le président du parti ouvrier, M. Gerhardsen. Octobre de la même année : le parti ouvrier ayant la majorité absolue au Storting, tous les partis — communiste excepté — recommandent la formation d'un gouvernement homogène du parti majoritaire parce que « en système parlementaire c'est un avantage pour tout le monde qu'il soit possible d'établir sans équivoque les responsabilités politiques ». L'adhésion au plan Marshall creuse un fossé entre les communistes d'une part et le gouvernement et l'opposition libérale et conservatrice d'autre part.

Je me remémore aussi les efforts renouvelés, de septembre 1948 à janvier 1949, par les trois pays scandinaves pour tenter d'organiser leur défense en commun : la Suède envisageait un système de défense régionale scandinave indépendant des grandes puissances et de leurs propres systèmes de défense collective et neutre vis-à-vis de leurs conflits éventuels. La Norvège constatait qu'un tel dispositif était incapable de se suffire à lui-même, les trois pays ne pouvant avec leurs propres ressources ni constituer les stocks d'armements nécessaires ni se défendre efficacement en cas d'agression. Elle estimait donc impossible d'organiser la sécurité scandinave sans aucun lien avec les puissances auxquelles il faudrait faire appel en cas de guerre. Elle adhéra donc au pacte de l'Atlantique. Le Danemark, dont la position est en bien des points semblable à celle de la Norvège, avait cherché à concilier les points de vue norvégien et suédois, puis, devant cette impossibilité, avait adhéré aussi au pacte de l'Atlantique.

Cette Norvège, dans laquelle on ne voyait naguère qu'un pays de tourisme et qu'un peuple de pêcheurs éloignés des affaires du monde, se trouve amenée à jouer un rôle important précisément à l'heure où seules comptent les forces et les masses. Depuis la guerre ne parle-t-on pas d'elle plus que d'autres nations dix fois plus peuplées ? A quoi tient ce paradoxe ? On m'a expliqué que la tendance actuelle, due surtout au gouvernement du parti ouvrier, n'est pas de former des élites, mais de renforcer l'homogénéité du peuple par une bonne instruction moyenne. L'expérience est trop récente et ne saurait d'ailleurs expliquer la courbe ascendante qui se dessine. Le secret ne réside-t-il pas simplement en ce que les Norvégiens traitent sérieusement les questions sérieuses ? La guerre, en bouleversant leur quiétude passée, a redoublé leur action. Et puis, ce n'est pas nouveau, ils sont servis à l'étranger par une diplomatie de grande tradition. On le savait bien naguère à la S. D. N. J'évoque de grandes figures d'ambassadeurs de Norvège en France : Wedel Jarlsberg en 1920 ; plus tard S. E. Erik Colban, qui fut à Londres pendant la guerre et se trouve maintenant au Cachemire, et aujourd'hui S. E. M. Rolf Andvord, qui joint à une vue pénétrante des intérêts et affinités de la France et de la Norvège le don de faire aimer son pays.

J'en suis là de mes réflexions lorsqu'une porte s'ouvre ; je suis introduit auprès du ministre. Regard direct, rayonnant d'intelligence et de courage souriant. Le portrait que m'en avait fait M. Blondel, notre distingué ambassadeur, était tout à fait ressemblant. Quelques jours auparavant j'avais entendu M. Lange ouvrir la conférence de l'*International Air Transport Association* dans un anglais parfait; je le salue en norvégien, il me répond en un français aux intonations purement françaises : « J'ai séjourné en France dans ma jeunesse », m'explique-t-il. Lors de cet entretien les milieux politiques discutent la participation de la Norvège au Conseil de l'Europe : « Il y a quelque opposition, me dit le ministre, de la part de M. Hambro, chef du parti conservateur ; il reconnaît la nécessité de renforcer les liens entre les pays européens, mais, selon lui, le plan esquissé présente moins de sécurité que de difficultés d'ordre général. Cependant la majorité estime nécessaire la participation de la Norvège au Conseil de l'Europe. »

Des Norvégiens m'avaient dit que l'adhésion de leur pays au pacte de l'Atlantique avait été audacieuse et que, la chose étant faite, ils étaient heureux que quelqu'un ait eu le courage d'en

M. Lange lors d'une conférence scandinave.

(*) Voir *France-Illustration* des 30 juillet, 13 août 1949.

LE ROI HAAKON VII, QUI INCARNA A LONDRES LA RÉSISTANCE NORVÉGIENNE.

M. GERHARDSEN, CHEF DU PARTI OUVRIER, MAJORITAIRE, GOUVERNEMENTAL.

prendre la décision. Si elle n'avait pas été prise le climat politique de la Scandinavie et, par conséquent, de l'Europe ne serait-il pas aujourd'hui complètement différent de ce qu'il est ? M. Lange me répond : « Ce que l'on vous a dit du sentiment créé par l'adhésion au pacte me paraît bien refléter l'opinion générale ici. Quant à la décision, vous savez pourquoi nous l'avons prise et pourquoi la Suède l'a écartée. Non seulement notre situation géographique, mais encore nos affinités culturelles, nos conceptions de vie, nos intérêts économiques, la part que les événements nous ont amenés à prendre dans la dernière guerre, le fait que, depuis le siècle dernier, du sang norvégien coule dans les veines de centaines de milliers de citoyens américains, tout cela nous intègre dans les démocraties occidentales. Nous ne pouvions pas nous en désolidariser ni demeurer étrangers au travail entrepris par ces démocraties pour assurer leur propre sécurité et affermir la paix. Cela mis à part, la Norvège n'a un rôle ni grand ni décisif à jouer dans la politique internationale, mais chaque fois que nous voyons une possibilité d'agir utilement pour la paix nous devons le faire de toutes nos forces. Notamment dans le domaine humanitaire : rapatriement des prisonniers, protection des personnes déplacées, des apatrides ; nous avons des traditions instituées par Nansen et que nous nous faisons un devoir de perpétuer. »

Cette simple allusion à la prodigieuse œuvre humanitaire de Nansen, qui avait été aussi grand explorateur, grand savant et grand diplomate, rappelle des faits qui comptent à l'actif d'une nation et même d'une civilisation ; on ne saurait trop les rappeler : 1920, les démarches de Nansen en faveur des prisonniers encore retenus en Europe centrale et en Russie font rapatrier 450.000 hommes ; 1921 : Nansen est nommé par la S. D. N. haut commissaire pour les émigrants ; il établit une collaboration entre des organismes privés et les gouvernements intéressés, étend son activité à la Russie, à l'Arménie, à l'Asie Mineure. Par suite d'une terrible sécheresse et d'autres circonstances, dans la vallée de la Volga trente millions d'êtres humains étant décimés par la famine, les épidémies et la mort, Nansen remue toute l'Europe en leur faveur. « Je traite les problèmes de la famine comme ceux des prisonniers, dit-il, en laissant strictement la politique de côté, et je demanderai à tout le monde de bien vouloir en faire autant. » Le 15 août 1921, à Genève, à l'unanimité, les sociétés philanthropiques du monde entier le nomment haut commissaire de l'Œuvre de secours à la Russie et mettent à sa disposition l'ensemble de leurs ressources. Nansen sauve des millions de malheureux. Il considère avec équité ce qui se passe dans un monde dont il n'approuve pourtant pas la politique, son amour pour l'humanité souffrante abat autour de lui toutes les barrières idéologiques. En témoignage de reconnaissance il est nommé membre d'honneur du Soviet de Moscou. En 1922, pour que les émigrants apatrides ne soient plus des épaves à la dérive, il crée, avec l'accord de la S. D. N., un passeport spécial, le passeport Nansen, qui leur restitue une identité et qui est reconnu par cinquante-deux nations. Le prix Nobel de la Paix lui est décerné en 1923. En 1931 la S. D. N. constitue un bureau international Nansen.

Cette œuvre magnifique ne fait-elle pas briller le nom de Fridtjof Nansen dans l'obscurité du temps présent auprès de celui d'Henry Dunant, titulaire du premier prix Nobel de la Paix pour avoir fondé cette Croix-Rouge internationale si bien appelée par l'éminente écrivain suisse Noëlle Roger, dans le livre émouvant qu'elle lui a consacré, *une Lumière sur le monde* ?

Si les grandes nations ont le privilège des expériences économiques et politiques auxquelles est dû l'état présent du monde, la Norvège, la Suisse doivent-elles à leur faiblesse matérielle de produire des hommes d'une telle force spirituelle ? Quoi qu'il en soit le sort de la civilisation n'apparaît-il pas lié à la liberté des petites nations ?

Je demande au ministre comment il conçoit les rapports entre la Norvège et l'U. R. S. S. Ce doit être, me dit-il en substance, des rapports normaux de bon voisinage économique et si possible culturel. Les rapports économiques sont bons en ce sens que les échanges avec l'U. R. S. S et les pays placés sous sa tutelle ont été fortement accrus dans ces dernières années. Dans le domaine culturel des tentatives ont été faites. Le gouvernement norvégien autorisa la venue d'artistes russes en Norvège. La réciprocité malheureusement fut impossible, le gouvernement soviétique ayant refusé les visas d'entrée aux artistes norvégiens.

Ce fait venait appuyer l'opinion qui m'avait été d'autre part exprimée par des Norvégiens à l'égard des Soviétiques : « Pendant la guerre nous voyions en eux de vaillants alliés ; à la libération nous éprouvions pour eux quelque sympathie ; par la suite, l'impossibilité de contacts libres, l'interdiction faite aux femmes russes mariées à des soldats anglais de rejoindre leur mari, le procès de M^gr^ Mindszenty, d'autres événements spectaculaires ont fait dire aux Norvégiens, non sans regret : « Ces gens-là sont incompréhen-» sibles, notre idéal humain diffère totalement de » ce que paraît être le leur, nous ne pouvons pas » les comprendre. »

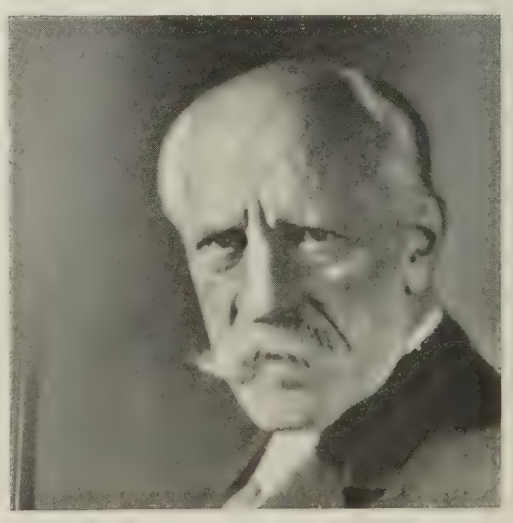
M. Lange esquisse ensuite très librement ses espoirs relatifs à l'avenir de l'Europe et à ses rapports avec les autres parties du monde.

L'idée des Etats-Unis d'Europe étant évoquée, M. Lange dit : « Je suis d'accord, c'est le but pour lequel nous devons tous travailler, mais, précisément pour cela, il est important que nous n'allions pas, en un moment donné, plus loin qu'il ne paraît fondé dans l'opinion publique et qu'il ne l'est par le développement politique dans chaque pays. Nous ne savons pas encore si le Conseil de l'Europe sera un instrument effectif, mais la Norvège a intérêt à ce qu'il le soit. D'autre part, non seulement le Nord, mais toute l'Europe occidentale est condamnée à la ruine si elle essaie de s'assembler à l'écart du monde. »

Car, ajoute-t-il, « le monde est un ».

Puisse cette conception de l'unité de l'Europe et du monde exprimée par le ministre norvégien être sincèrement partagée par ses collègues au Conseil de l'Europe !

S. E. M. ANDVORD, AMBASSADEUR DE NORVÈGE.



F. NANSEN, EXPLORATEUR ET PHILANTHROPE.

EN CROISIÈRE AVEC "L'AILETTE"

par HENRI LE MASSON

La mer du Nord est une des mers les plus poissonneuses du globe. Avant la guerre, malgré un certain appauvrissement de ses fonds, elle fournissait plus de la moitié du poisson nécessaire aux pays nordiques européens, grands consommateurs de cette précieuse et riche nourriture. C'est une mer peu profonde : si le niveau des océans s'abaissait de 200 mètres, la mer du Nord, qui est à peu près grande comme les quatre cinquièmes de la France, se découvrirait presque entièrement. Une vaste plate-forme mollement ondulée relierait alors le continent à l'Angleterre, elle-même réunie à l'Irlande ; seul un étroit et profond chenal, le « canal norvégien », séparerait cette nouvelle terre de la côte sud-ouest de la Norvège. Sur les bancs de la mer du Nord, dont le plus connu est celui du Dogger Bank, quelque deux mille chalutiers et harenguiers des pays riverains : Angleterre, France, Belgique, Pays-Bas et Allemagne, se rencontrent régulièrement.

LE ROLE DES GARDES-PÊCHE

Dans tous les pays l'exercice de la pêche est soumis à réglementation ; il importe d'éviter les incidents sur les lieux de pêche entre équipages de nationalités différentes et de prévenir les infractions des pêcheurs étrangers dans les eaux territoriales. Une police de la pêche est donc nécessaire ; elle s'exerce par l'intermédiaire de petits bâtiments de la marine de guerre des pays intéressés, qui arborent une flamme caractéristique écartelée de bleu et de jaune, la même pour tous les pays.

Le garde-pêche français en mer du Nord est un petit escorteur ex-allemand de 600 tonnes, *l'Ailette*, nom déjà porté par son prédécesseur d'avant la guerre. *L'Ailette* appareille plusieurs fois par an, chaque fois pour cinq à six semaines, afin de parcourir les lieux de pêche fréquentés par nos chalutiers. En mars et avril elle visite les parages de l'Irlande ; juin et juillet la voient au large de l'Ecosse et au nord de l'Irlande ; la grande saison du hareng la fait revenir en août en mer du Nord. Pendant ce temps une frégate visite les bancs de Terre-Neuve, ceux du Groenland et de l'Islande.

LES CHALUTIERS AU TRAVAIL

C'est un soir, dans le poste de radio de *l'Ailette*, appareillée quelques heures plus tôt de Trondjheim, que je me rencontrai pour la première fois avec quelques-uns de nos pêcheurs, au travail sur le banc Viking. Le banc Viking, un des plus poissonneux de la mer du Nord, se trouve à une centaine de milles aux environs des Shetlands et à quelque 60 milles de la côte norvégienne. Dans l'hypothèse de l'abaissement du niveau des océans imaginé plus haut, ses sables apparaîtraient à la limite des fonds de 200 mètres en bordure du profond canal qui séparerait encore les nouvelles terres émergées de la Norvège. L'officier des pêches, un enseigne, cherchait par « phonie » à prendre contact avec la flottille française.

La rencontre se produisit vers 2 heures du matin. Sous cette latitude il fait presque jour en juin, mais officiellement c'était la nuit, et les premiers chalutiers aperçus étaient piquetés des points lumineux de leurs feux de position et des projecteurs qui permettent aux équipages de travailler sans interruption, car entre deux traits de chalut — quatre heures environ — il faut bien trier et rentrer en cale le poisson déversé sur le pont. L'un après l'autre l'*Ailette* longea presque à les toucher les chalutiers, dont les hommes, affairés, s'arrêtaient un instant dans leur dur travail pour nous regarder. Plusieurs chalutaient ; alourdis par la poche du filet remorqué sous l'eau à quelques centaines de mètres derrière les chalutiers roulaient moins et plus doucement que nous ; un autre s'apprêtait à remettre son chalut à l'eau : les deux plateaux qui assurent l'écartement de la poche étaient encore suspendus aux potences avant et arrière. Brusquement le chalut passa par-dessus bord : la lèvre inférieure de la poche avec ses diabolos cerclés de fer, puis le chapelet de boules brillantes fixé à la lèvre supérieure. On vit les hommes pousser le filet par-dessus la lisse et le tout s'affaler à la mer, puis les « fûnes » furent filées et bientôt les plateaux à leur tour disparurent. Ailleurs on était en train de virer et le treuil bruyant et environné de vapeur embobinait les « fûnes ». Sur le pont d'un autre chalutier des hommes en ciré jaune et lourdes bottes s'affairaient autour du tas de poissons remonté au dernier trait et qu'ils triaient dans les parcs : morues au dos bronzé et au ventre blanc, maquereaux ocellés de vert et noir palpitaient en un amas blanchâtre secoué de soubresauts.

Ils n'étaient pas tous semblables ces chalutiers : certains avaient une allure très « new look » ; la silhouette des autres annonçait au contraire qu'ils n'étaient plus tout jeunes. Ces derniers sont toujours à vapeur : on les aperçoit de loin car ils sont en général empanachés de fumée. Leur cheminée, haute et grêle, contraste avec le tuyau trapu des chalutiers de construction récente, dont l'arrière, en forme croiseur, fait également paraître la coque plus longue, et qui sont presque toujours propulsés au moyen d'un moteur diesel. Tels étaient *Godefroy-de-Bouillon, Clair-de-Lune, François-Marie,* tous livrés récemment, mais dont les carènes noires ou grises déjà fortement teintées de rouille témoignaient que les sorties fréquentes des chalutiers ne laissaient pas grand temps pour soigner et fignoler la peinture !

EN MER DU NORD : LES CHALUTS RAMÈNENT EN GRANDE QUANTITÉ LE POISSON QUI CONTRIBUERA A L'ALIMENTATION DES PEUPLES OCCIDENTAUX.

UNE FLOTTILLE DE CHALUTIERS A ÉTÉ SIGNALÉE.

EN PLEINE NUIT SOUS LES LATITUDES NORDIQUES.

PRÉLÈVEMENT D'EAU POUR L'OFFICE DES PÊCHES.

LA RÉNOVATION DE NOTRE FLOTTE DE PÊCHE

Notre flotte de pêche a été durement éprouvée pendant la guerre ; elle a vu disparaître les deux tiers de ses bâtiments, et l'usure de quelques-uns des survivants était telle que l'on estimait en 1945 qu'il ne nous restait pratiquement que 25 % des effectifs d'avant guerre ?

Quelques hommes avaient prévu l'effort qui s'imposerait au lendemain de la guerre pour reconstituer la flotte de pêche. Un armateur, M. Crespin, et le directeur du matériel naval, M. Courau, l'actuel secrétaire général de la Marine marchande, avisèrent dès septembre 1940 aux mesures nécessaires. Les armateurs à la pêche s'étaient toujours montrés jusque-là très individualistes et très traditionalistes. Ils acceptèrent d'unir leurs efforts, de renoncer à leurs préférences personnelles, et quelques-uns, désignés comme chefs de file, furent chargés de définir les caractéristiques d'un certain nombre de types de chalutiers prototypes. On voulait aussi que les nouveaux chalutiers pussent bénéficier pleinement des avantages de la construction en série ; moindre durée de construction, diminution du prix de revient, facilités plus grandes pour l'entretien, etc. Deux bureaux d'études, un pour la construction en acier, confié à un architecte naval, M. Guéroult, l'autre pour la construction en bois, dirigé par le commandant Cigli, furent créés en 1941 afin d'établir les plans qui seraient imposés. Grâce à cette méthode la mise au point se poursuivit dans des conditions jamais réalisées auparavant ; en particulier on put procéder à des essais nombreux au bassin des carènes afin de déterminer les meilleures formes de coque, ce qui n'avait été fait que très rarement pour les chalutiers.

En comptant plusieurs chalutiers commandés au début de 1940, 170 chalutiers destinés à la grande pêche ont été ainsi mis sur cale : 94 en France et 76 à l'étranger (Angleterre, Etats-Unis, Canada et Belgique). Mais, qu'ils soient construits en France ou à l'étranger, tous les navires d'une même série ont les mêmes caractéristiques générales et, s'ils diffèrent quelquefois par l'appareil moteur, leur construction a été normalisée pour tout ce qui intéresse la coque, les instruments de navigation, les appareils à gouverner, les treuils, guindeaux, pompes, appareils de pêche, etc. Cette méthode a permis un moindre prix de revient, des délais de livraison plus réduits et entraîne une grande facilité de réapprovisionnement en pièces de rechange et d'entretien du matériel lorsque le personnel passe d'un bateau à un autre.

28 seulement des 170 nouveaux chalutiers sont à vapeur ; tous les autres sont à diesel. On apprécie leur tenue à la mer, qualité essentielle, l'excellence de leurs auxiliaires électriques et du treuil de pêche, la robustesse et l'économie des appareils moteurs, qualités non moins nécessaires pour des bâtiments qui doivent travailler à plein rendement pendant les vingt-cinq à trente années de leur existence sans risquer des immobilisations qui compromettraient leur exploitation et entraîneraient la ruine des armements.

Dans notre pays, où la tendance au dénigrement est si fréquente, il faut apprécier à sa juste valeur l'admirable redressement entrepris dans ce domaine. La rénovation de la flotte de pêche est le fruit d'un effort tenace et mûrement réfléchi de quelques hommes grâce auxquels nous disposons, de l'aveu même des étrangers, de la flotte de pêche la plus moderne et la plus homogène qui soit au monde.

PÊCHE ET ÉTUDES OCÉANOGRAPHIQUES

Les migrations de poissons sont un phénomène connu depuis longtemps, mais il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années que l'étude en est poursuivie scientifiquement. En France l'Office scientifique et technique des pêches maritimes en est chargé ; il dispose de laboratoires côtiers et, depuis 1935, d'un navire de recherches admirablement équipé, baptisé *Président-Théodore-Tissier* en souvenir du grand fonctionnaire auquel l'Office doit en grande partie sa naissance et son développement. Grâce à ses stationnaires gardes-pêche de la mer du Nord et de Terre-Neuve, la marine nationale apporte à ces recherches une intéressante contribution, et une tradition scientifique s'est ainsi établie entre savants et marins pour le plus grand bien de tous.

La connaissance de la température des eaux, de leur salinité, la recherche du plancton sont quelques-uns des éléments indispensables aux savants de l'Office des pêches maritimes : plusieurs fois par jour on procédait à bord de *l'Ailette*, au moyen de bouteilles à renversement, à des prélèvements d'eau à diverses profondeurs avec observation de la température. La bouteille à renversement typique est un cylindre métallique qui est descendu à l'aide d'un fil jusqu'à la couche d'eau que l'on désire étudier. Pendant la descente elle est ouverte à ses deux extrémités. Un poids métallique, le « messager », est lancé le long du fil lorsque son déroulement annonce que la profondeur désirée est atteinte. Ce poids, en frappant le sommet de la bouteille, actionne un déclic qui provoque le renversement et la fermeture de l'instrument, que l'on remonte alors avec son échantillon d'eau. La bouteille à renversement comporte également des thermomètres spéciaux destinés à la prise des températures en eau profonde.

L'ASDIC ET LA RECHERCHE DES BANCS DE POISSONS

Grâce aux observations recueillies on connaît mieux chaque année les conditions de vie dans les différentes mers et l'on a pu déterminer avec une précision relative les « lieux de pêche » les plus favorables suivant les époques et les mers.

Depuis la guerre on a ajouté à l'arsenal des recherches océanographiques l' « asdic », l'appareil détecteur fonctionnant par ultra-son utilisé pour la recherche des sous-marins en plongée. Un banc de poissons produit sur le récepteur d'un « asdic » un écho sonore assez net quoique très différent de celui provenant de l'interception des vibrations produites par une masse métallique : cet écho est plus « mou », plus étouffé et en même temps plus marqué qu'un faux écho ou un écho de profondeur qui serait enregistré par l'appareil. Certains prétendent pouvoir reconnaître l'espèce des poissons détectés ; on peut l'admettre *a priori* car les bancs de poissons ont une densité différente suivant qu'il s'agit de harengs, de maquereaux, de sardines ou de sprats, par exemple. Dans la limite de la portée pratique de l' « asdic » (environ 1.000 mètres) on peut donc admettre que le faisceau d'ondes balayant les profondeurs sous-marines autour d'un chalutier qui en serait muni augmenterait son rendement en lui permettant de diriger sa route avec plus de précision. Il ne suffit pas, en effet, de croiser sur un banc réputé poissonneux ; encore faut-il tomber sur le poisson ! Depuis 1946 la marine française procède à des essais d' « asdic » pour la détection des bancs de poissons (croisières de l'escorteur *Grenadier*), et *l'Ailette* participe également à ces recherches au cours de ses croisières. Sur la passerelle, dans l'abri de la navigation, un des brevetés « détecteurs » du bord (ce sont les matelots chargés du fonctionnement des appareils radar et asdic) surveille pendant ses heures de quart le cadran sur lequel les oscillations verdâtres d'un index lumineux permettent de déceler les obstacles rencontrés par les ondes ultra-sonores et de déterminer grâce à plusieurs observations leur gisement, leur route et même leur importance. Ces observations sont pourtant délicates dans leur emploi et dans l'interprétation des résultats : les appareils sont encore fragiles et coûteux. Pour étendre pratiquement ces procédés de recherche à la pêche il faudrait un matériel simple, robuste et économique, utilisable dans de bonnes conditions par des non-spécialistes.

AGENTS CONSULAIRES

La mission de *l'Ailette* comporte en outre la visite d'un certain nombre de ports où des contacts doivent être pris avec les agents consulaires et avec les autorités locales responsables des questions de pêche. Pour la première fois depuis la guerre la tradition a été reprise en 1948 de retourner aux Shetlands, cet archipel plus scandinave que britannique qui prolonge l'Ecosse bien au delà des Orkney, l'Ultima Thule des Romains. Lerwick, capitale des Shetlands, gros bourg de quelque 5.000 habitants, est un port d'armement important pour le hareng, qui représentait en 1939 près de 40 % des pêches européennes. Une centaine de *drifters* à vapeur y sont armés ; chaque soir ils appareillent en rangs serrés et en longues files, à l'instar d'écoliers quittant leur classe. Au fort de la saison des ouvrières doivent être « importées » d'Ecosse et d'Irlande pour encaquer le hareng débarqué chaque jour par centaines de tonnes ; elles sont catholiques dans leur très grande majorité, et dans ces îles où la population est protestante elles débarquent en groupes sous le contrôle de leur aumônier... L'agent consulaire de France est à Lerwick, comme dans tous les autres ports que visita *l'Ailette*, un notable de l'endroit pour lequel l'honorable mission de représenter la France est devenue une charge familiale. Ce n'est pas sans fierté que M. Garriock, en demandant sa carte de visite au commandant de *l'Ailette*, lui expliqua que de père en fils et ce depuis 1820 sa famille collectionnait ces cartons dont il montra quelques-uns fort anciens et qui l'aidaient à conserver le souvenir de ses visiteurs...

Et après la visite de Bergen, Lerwick, Aberdeen, importants ports de pêche, ce fut de nouveau la mer du Nord, soulevée par un vent frais, en direction de la France cette fois, avec de plus en plus nombreuses à l'approche du pas de Calais les fumées des vapeurs descendant ou remontant une de ces grandes routes de la mer que les marins appellent le rail... mais en dehors desquelles, les bancs de pêche exceptés, on peut rester des jours sans voir un bateau !

OBSÈQUES NATIONALES DES VICTIMES DES LANDES

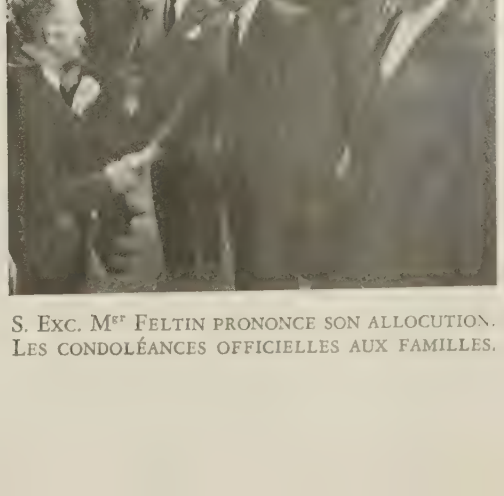
Toute la France, en une journée de deuil, a adressé une pensée émue aux victimes tombées dans les forêts dévastées par l'incendie. A Cestas des obsèques nationales ont été faites à ces vaillants. Le président de la République, souffrant, s'y était fait représenter par le général Grossin. M. Queuille assistait à la cérémonie accompagné de M. Ramadier, ministre de la Défense nationale, de MM. Marcellin et Devinat, de M. Combes, préfet de la Gironde, et de M. Audeguil, président du Conseil général.

Cérémonie simple et combien émouvante sur la place du petit village. Un catafalque garni de drapeaux tricolores avait été élevé devant la pyramide où s'inscrivent déjà les noms des morts pour la patrie que la guerre a enlevés à l'affection de leurs parents et de leurs amis. Sur un autel modeste le curé de Cestas officia. Le ciel était encore assombri par la fumée qui, pendant des jours, a recouvert la région, étendant jusque sur Bordeaux son voile opaque.

Aux premiers rangs se tenaient les sauveteurs étrangers : pompiers britanniques à veste noire et casquette étoilée, aviateurs de la R. A. F., marins de la Royal Navy. Plus loin les pompiers de Paris, puis ceux de Bordeaux, puis les soldats, les secouristes. Et au-dessus de la foule affligée les drapeaux des Anciens Combattants laissaient flotter leurs écharpes de deuil. S. Exc. Mgr Feltin donna l'absoute, puis M. Ramadier exalta le sacrifice de ceux qui ont péri. « Tant d'héroïsme, dit le ministre, nous assure de la grandeur de l'âme française. »

POUR CES FAMILLES PLONGÉES DANS LA DOULEUR LES CONSOLATIONS RESTENT IMPUISSANTES.

LE GOUVERNEMENT ET L'ARMÉE RENDENT UN SUPRÊME HOMMAGE AUX VICTIMES, ET LES DRAPEAUX DES ASSOCIATIONS LOCALES S'INCLINENT DEVANT LE CATAFALQUE DRESSÉ SUR LA PLACE DE CESTAS.



S. EXC. Mgr FELTIN PRONONCE SON ALLOCUTION. LES CONDOLÉANCES OFFICIELLES AUX FAMILLES.

LE FRANCHISSEMENT DES « CHAMPIGNONS » EXIGE DES CONCURRENTS AUDACE ET SANG-FROID.

BRES EN PLEIN EFFORT SUR UN CANADIEN.

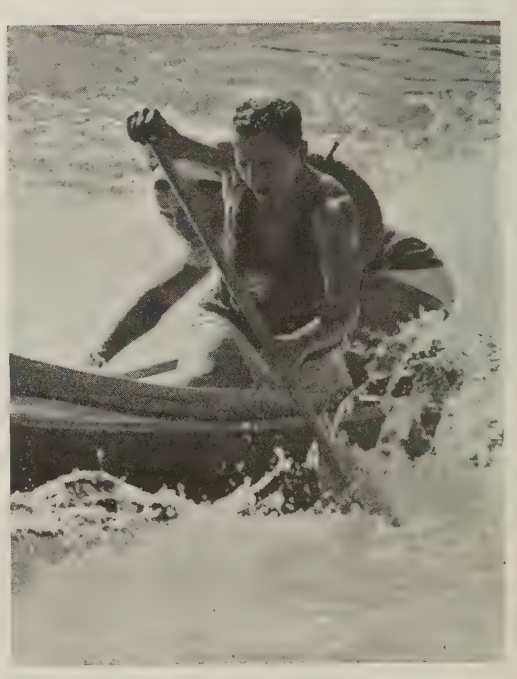
SEUL un lecteur assidu des feuilles sportives peut découvrir, une ou deux fois l'an, à la dernière page de son journal quelques lignes consacrées aux épreuves de slalom nautique. Cette année même, alors que la France remporte pour la première fois deux des trois titres mondiaux, les résultats du championnat furent signalés — si l'on ose dire — à l'attention du public par un simple « filet à la trois ». Aussi cette nouvelle activité est-elle à ce point méconnue en France que son nom évoque pour la plupart de nos compatriotes, grâce à une immédiate association d'idées, quelque compétition à skis nautiques, tandis que les prouesses des canoeistes et « kayakistes » ont droit depuis longtemps à l'étranger aux honneurs photographiques en première page.

A dire vrai, nous sommes depuis trois ans seulement sur les rangs internationaux et nos voisins, Autrichiens, Allemands ou Suisses, avaient sur nous près de dix années d'avance. C'est en effet en 1936 que naquit en Autriche, paradis des pagayeurs, l'idée d'un « concours de descente de rivière », auquel des équipes françaises prirent part pour la première fois en 1946. Aujourd'hui cependant il existe pour chaque rivière de France — ou presque — guides et cartes, et la S. N. C. F. a dû établir un service spécial pour transporter les embarcations. On est en droit de s'étonner du peu de publicité accordé à une épreuve des plus spectaculaires.

Le canotage en haute rivière exige en effet des qualités tout à fait exceptionnelles d'adresse et de sang-froid, une grande expérience surtout de

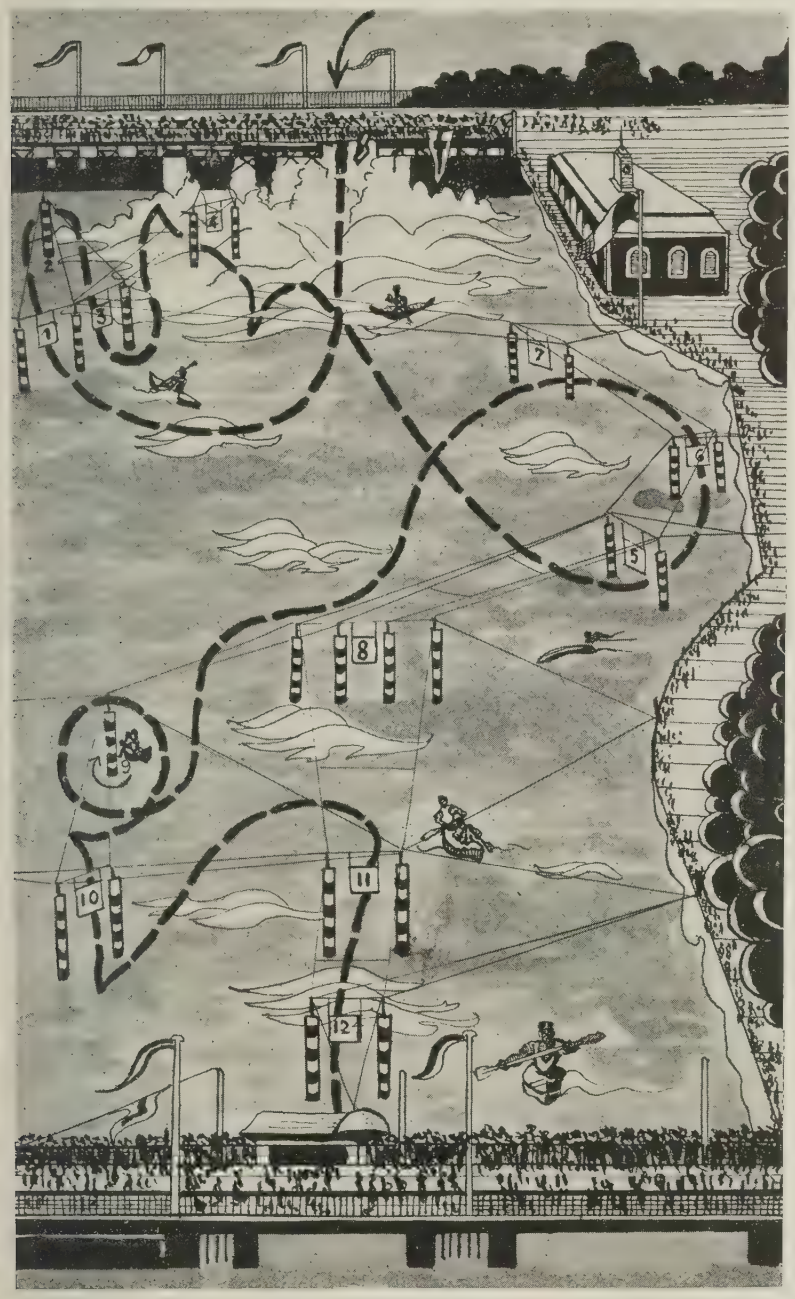
UN SPORT MÉCONNU : LE SLALOM NAUTIQUE

CES FRANÇAIS, DUBOILLE ET ROUSSEAU, SONT CHAMPIONS DU MONDE DE CANADIEN BIPLACE.



L'ÉQUIPE TCHÈQUE AUX PRISES AVEC LE REMOUS.

Le canadien individuel a pour champion Pierre d'Alençon.

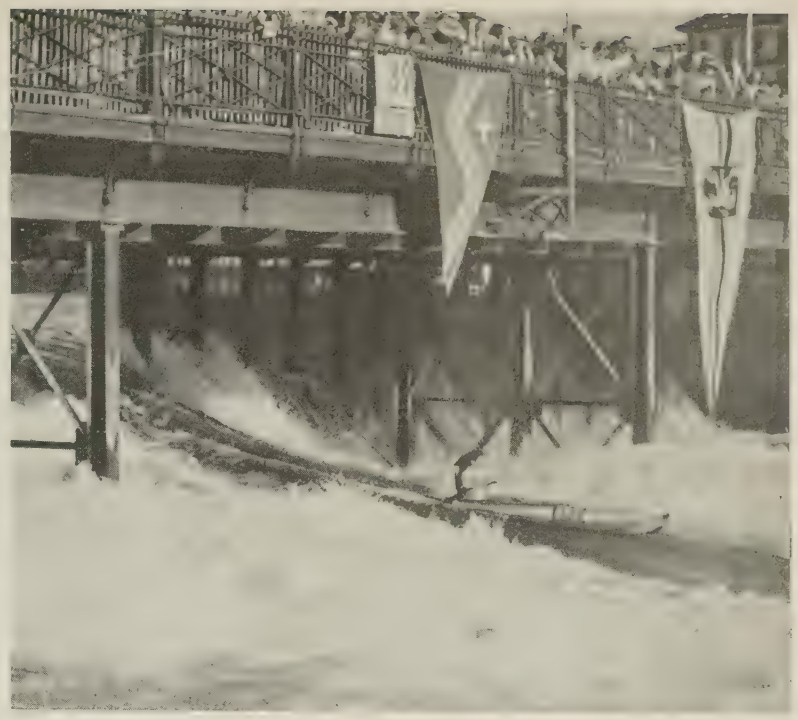


Ce dessin montre le parcours fort mouvementé du slalom.

de l'eau vive pour triompher, à bord d'une embarcation fragile, des rochers, rapides et remous qui parsèment le lit des torrents. Il est malheureusement impossible d'inviter des spectateurs à assister aux péripéties d'une véritable descente — on imagine mal l'organisation d'une réunion sportive dans les gorges du Verdon ou sur la haute Garonne. Aussi bien les passages les plus intéressants sont-ils inaccessibles par les rives.

Le slalom permet sinon de reproduire un parcours, du moins de réunir en un espace restreint, grâce à une série d'obstacles artificiels, les différentes difficultés habituellement rencontrées sur la rivière. Il suffit pour cela de disposer d'un bassin suffisamment large, situé obligatoirement sous un barrage à gros débit. A cet égard, Genève offre sous le barrage de la Machine un emplacement unique en Europe, encadré de deux berges hautes et de deux ponts permettant la présence d'un public nombreux.

Le bassin délimité, il reste à étudier la disposition des obstacles, tâche des experts des ponts et chaussées, qui ont à évaluer par avance la place et la puissance des remous que provoquera l'ouverture d'une vanne, la levée de tel



La foule encourage Janine Maulet (Suisse) au passage des vannes.

ou tel épi du barrage. Grâce à leurs calculs il est permis d'effectuer à coup sûr le « piquetage » du bassin au moyen de larges câbles reliant les berges et soutenant les fiches blanches, rouges et vertes à 10 centimètres de la surface.

Sur une distance totale de 400 mètres, le parcours formé par l'ouverture partielle des vannes présente alors, ainsi que le stipule le règlement international, « le plus grand nombre possible de violents changements de courant, de déversoirs, de passages en escalier, etc.), grâce aux quatre dispositions essentielles : *porte à l'endroit, à l'envers* (le dos à l'aval), *giratoire* (rotation de 360°) et *virage* (180°). Chaque passage porte un numéro, et la manœuvre à effectuer est indiquée par la couleur des fiches, le concurrent devant toujours avoir les piquets verts à sa droite, rouges à sa gauche.

Il est interdit de s'entraîner sur le parcours, et le règlement est particulièrement strict ; ainsi que les « juges », deux par passage, « bien dans l'axe » pour s'assurer que les pagaies n'effleurent aucune fiche. A chaque manœuvre le canoeiste jette un coup d'œil dans leur direction, guettant la levée d'une palette rouge, indiquant le succès, ou jaune, qui lui inflige une pénalité — redoutant, en cas d'erreur, le mouvement de gauche à droite qui signifie « disqualification ».

Cette année les épreuves virent la première apparition d'une nouvelle technique — le canoe-solo — particulièrement difficile (« impraticable », avaient déclaré en 1947 des équipiers venus reconnaître le bassin). La manœuvre d'un canoe canadien par un seul pagayeur est en effet très difficile lorsqu'il s'agit de traverser ou de remonter un courant.

Pourtant c'est un magnifique succès qui est venu récompenser l'audace des Français Pierre d'Alençon et Paul Huguet, respectivement premier et deuxième aux championnats du monde 1949. Si l'on ajoute que les épreuves en canadiens biplaces nous reviennent également, grâce aux succès de Duboille-Rousseau et de Neveu-Paris, on conviendra peut-être d'honorer moins discrètement le travail des Fédérations françaises de kayak et de canoe et le Touring-Club de France, dont l'école de pagaïe parisienne grandit chaque année.

Le championnat féminin mondial a été remporté par l'Autriche.

L'EXPOSITION

GIOVANNI BELLINI

A VENISE

Après avoir en ces dernières années célébré plusieurs des grands peintres qui ont ajouté à sa gloire — le Titien, le Tintoret, Véronèse — Venise se devait de ne pas oublier Giovanni Bellini. Pour l'hommage qu'elle lui rend en cet été 1949 elle a choisi le plus rare des cadres : les appartements des Doges dans le palais ducal, que « le Gambellino » et son frère ont contribué à décorer magnifiquement. L'exposition, qui est aussi bien réalisée que conçue, groupe cent quarante ouvrages du maître.

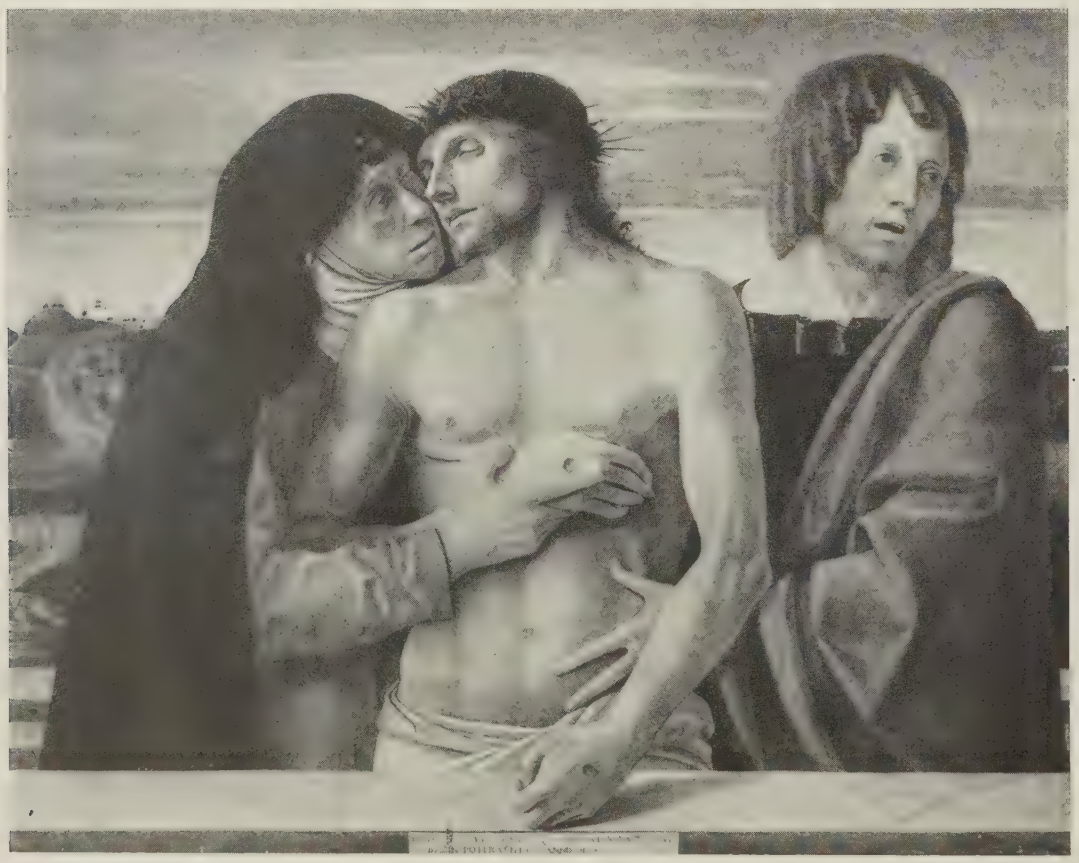
Un tel ensemble fait subir au visiteur le charme complexe de l'œuvre de Bellini, à la fois archaïque et novateur, qui porte l'empreinte du grave moyen âge et est déjà fleuri d'humanisme renaissant. L'artiste était par quelques côtés un homme des anciens temps. A ses débuts surtout il est encore sous l'influence de la peinture gothique ; une certaine façon d'interpréter les motifs religieux lui est en quelque sorte imposée par le souvenir des mosaïques byzantines ; toutefois la sensibilité de vision et sa sensibilité d'âme l'ont garanti des rigueurs systématiques.

On a vanté comme il convenait son sens du paysage et ce lyrisme avec lequel il traduit ses impressions de nature. Mais ce qui en lui nous semble vraiment original et incomparable c'est l'intensité d'expression dont il dote les personnages des scènes qu'il retrace, l'acuité dramatique de leur inquiétude ou de leur désespoir, le pathétique de leurs attitudes — et cela sans effet de théâtre, car Bellini n'est pas déclamatoire. Jusque dans ses Madones les plus hiératiques, les plus conformes à la tradition transparaissent ce sentiment tendrement humain, cette compréhension de la souffrance, ce respect de la douleur morale qui sont la marque propre de son génie.

Au cours d'une longue carrière, avec une patience réfléchie, il a développé ses dons, poursuivi son évolution, affirmé sa personnalité et découvert de neuves manières d'ordonnancer une composition. Sa palette est à la fois discrète et ardente. Des critiques d'outre-monts ont parlé avec raison de sa « musicalité ». On remarque une admirable harmonie dans ses accords de tons. Plus il a avancé dans la vie et dans son art, plus il a rendu moelleux son coloris, plus il a baigné ses ouvrages d'une lumière dorée, plus il a excellé à multiplier ces gris doux et chauds qu'il inventait avec tant de bonheur et maniait avec tant de tact. Il a annoncé, préparé, inauguré la Renaissance. Il a été le trait d'union entre un maître comme Donatello et un maître comme le Titien. Plus tard d'autres grands peintres vénitiens ont pu faire parade d'une virtuosité plus éclatante, enlever des morceaux de bravoure avec une verve éblouissante et une audace toujours sûre d'elle-même ; ils n'ont pas retrouvé cette qualité d'émotion ni cet accent de tendresse grave qui confèrent aux tableaux de Giovanni Bellini un attrait dont les siècles n'ont pas affaibli le pouvoir mystérieusement communicatif.

Raymond Lécuyer.

« La Transfiguration. » Musée national de Naples.



Fragment du polyptyque de Saint-Vincent (Venise). — Ci-contre : « Pieta » (Galerie Brera, Milan). — Ci-dessous : « La Vierge et l'Enfant » (Musée Carrera, Bergame).

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les livres de Taha Hussein

Je pourrais vous dire que les livres de Taha Hussein nous viennent d'un autre monde que le nôtre, parce qu'ils sont traduits de l'arabe. Je pourrais vous dire que l'œuvre de ce grand lettré égyptien nous apporte un message de l'Islam et que par là elle exprime une autre civilisation. Mais je ne vous aurai rien dit si je n'ajoute pas quelque chose que je vais formuler beaucoup plus brutalement qu'il ne faudrait : c'est que Taha Hussein est aveugle.

A peine ai-je écrit ces mots que je voudrais les rétracter, de peur qu'ils ne violent une vérité très délicate. Ils ont l'air d'écarter de notre vie l'homme qu'ils atteignent, alors que par eux sa vie est reliée à la nôtre avec une fine subtilité. Le jour où j'ai été présenté à Taha Hussein, je n'ai pas su d'abord qu'il était absolument privé de la vue. Il me paraissait bien que derrière ses lunettes noires une incertitude l'orientait vers l'approche des autres hommes. Mais cette approche s'effectuait malgré tout par une liaison si heureuse que je ne pouvais croire que la nuit physique oblitérât cette lumière humaine. Il m'a fallu connaître un peu mieux Taha Hussein, et surtout le lire, pour comprendre de quelles antennes sa vie a été pourvue par ce qu'un accident naturel a reçu chez lui de spirituelle compensation.

Il nous a dit dans *le Livre des jours* (Gallimard) le douloureux apprentissage d'un enfant, puis d'un jeune homme que son infirmité mettait dans la dépendance des autres, alors que l'indépendance était au fond de son fier tempérament. Une nature en état d'infériorité est exposée à mille blessures quand elle se heurte dans la vie quotidienne à l'heureux égoïsme des bien portants. Encore bien plus si les perceptions de son intelligence sont accrues par celles d'une extrême sensibilité. La vie et l'œuvre de Taha Hussein représentent une merveilleuse victoire humaine sur le destin adverse ; et une victoire à la fois de l'esprit et de l'âme.

Celle de l'esprit a produit le savant, le professeur, le lettré, un des plus accomplis du monde contemporain. Comment, dans la nuit où tous les livres ne sont plus que des flambeaux éteints, cette intelligence a-t-elle pu s'ouvrir à une culture aussi vaste et aussi variée ? C'est une question qu'on peut se poser au sujet d'autres grands cerveaux portés par des têtes aveugles. Je vois là, pour ma part, une belle indication de la souveraineté que l'esprit de l'homme peut exercer par tous les moyens sur la matière des bibliothèques. Il n'était pas dit qu'un obstacle physique pût séparer Taha Hussein des chefs-d'œuvre de la Grèce ou de la France, puisque par lui des traductions arabes de l'*Electre* de Sophocle et de l'*Andromaque* de Racine ont été mises en scène au Caire. Et je sais personnellement qu'au sujet de Gide ou de Valéry, de Péguy ou de Claudel il serait difficile de recueillir des propos plus fins que les siens, où la justesse ait à la fois plus de mesure et de pénétration.

Mais cette supériorité que l'intelligence a peut-être obtenue dans le recueillement de la solitude me paraît encore d'un moindre prix que la silencieuse victoire morale. André Gide écrit de Taha Hussein : « Quelle sérénité tranquille dans son sourire (j'allais dire dans son regard !), quelle aménité dans le ton de sa voix, quel charme et quelle sagesse dans ses propos ! » Peut-être faut-il s'aviser ici que l'infinie délicatesse est l'alliée de la plus grande force.

Il y avait chez Taha Hussein, dès son plus jeune âge, une profonde insoumission au conformisme, un orgueil bien fondé de révolutionnaire. Sa condition physique parmi les hommes a pu marquer d'une timidité tenace la courtoisie que nuance d'autre part si parfaitement la distinction orientale. Ce n'en est pas moins une valeur consciente qui, en s'élevant elle-même, a su qu'elle servait toute valeur humaine. S'il était réservé à Taha Hussein de rencontrer une valeur auxiliatrice et irremplaçable, nous ne soulignerons pas d'un trait indiscret son allusion à celle qui « a changé en joie la misère de son âme, fait de son infortune un bonheur, et de son désespoir une espérance ». Ce que chacun de ses lecteurs comprendra vite, c'est que les douces manières d'une âme bien née revêtent chez lui une noble rigueur à exiger et à cultiver les valeurs vraies.

Cette complexité de délicatesse et d'énergie intime est pour beaucoup dans le charme qui émane de son roman récemment traduit en français, *l'Appel du Karaouan* (Denoël). Taha Hussein, qui a écrit vingt ouvrages de critiques et d'essais, est l'auteur, nous dit-on, de six romans et de trois recueils de contes. Il nous faudrait connaître plus d'un de ces volumes pour en parler plus pertinemment. Il suffit cependant de lire *l'Appel de Karaouan* pour reconnaître combien Taha Hussein romancier est attentif aux mouvements d'une âme aux prises avec son destin. Il semble que la nonchalance d'un conte oriental laisse se nouer et se dénouer dans ce livre les arabesques d'une histoire qui se joue entre l'amour et la mort. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit un proverbe de notre Occident. Mais que veut une femme si l'amour ne le veut pas ? Taha Hussein s'est mesuré à la fatalité avec assez de courage et de lucidité pour que sa science de l'homme ait le droit de ramener notre présomption à l'échelle de notre puissance. Au terme des imprévisibles arabesques son roman se dénoue sous le sourire un peu amer d'une mélancolique ironie. Je ne puis vous résumer cette fragile histoire. Imaginez, sans que je vous en dise davantage, une Judith qui serait vaincue par Holopherne et qui cherche au fond d'elle-même, comme la cendre d'un remords impalpable, ce qu'il est entré de consentement dans sa faiblesse. Impalpable... Il y en a beaucoup dans ce petit récit, scandé par l'appel nostalgique d'un oiseau de nuit. Mais qui ne céderait pas à la séduction de la demi-teinte serait insensible à ce que le talent de Taha Hussein compose le mieux.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Le Voleur de bicyclette

A ma connaissance, jamais un film n'a été accueilli par une acclamation aussi spontanée et aussi unanime. Il a reçu la plus haute récompense (le Saint-Michel) au festival de Knocke et il a encore été couronné au festival de Locarno. Les juges les plus difficiles, René Clair, Jacques Becker y ont vu un des sommets du cinéma. Un critique comme André Bazin déclare qu'il n'est rien sorti de comparable depuis vingt ans. Pour ma part j'estime que *le Voleur de bicyclette* non seulement dépasse de très loin toute la production italienne de l'après-guerre, mais que c'est le seul film qui puisse se comparer comme qualité aux meilleurs Chaplin.

La publicité et une critique plus enthousiaste qu'éclairée ont répandu sur la nouvelle école italienne des notions fausses. Il est inexact de parler de films sans scénario alors que le générique renseigne parfois cinq auteurs (sans compter ceux qui ont collaboré sans signer), ou de films joués par les premiers venus ramassés dans la rue quand *Rome ville ouverte* est interprété par Anna Magnani, Aldo Fabrizi et Marcello Pagliero (en célébrité les équivalents transalpins de Viviane Romance, Raimu et Gabin), ni de films bon marché, car leurs devis égalent ceux des productions ordinaires.

En revanche il s'agit bien de films postsynchronisés : en 1949 encore le son est si déplorable que, sans exception, on tourne les extérieurs sans son du tout et en studio, au mieux-aller, avec un « son-témoin ». Après le montage des équipes de doublage, comprenant d'excellents acteurs spécialisés, enregistrent le dialogue d'une manière rapide (trois jours) et parfaite. Qui plus est, sauf quand ils viennent du théâtre, comme la Magnani, ceux qui ont joué ne se doublent pas eux-mêmes. Personne n'a jamais entendu la voix de maintes vedettes de l'écran, et les voix les plus différentes leur ont été prêtées tour à tour sans que le public en soit gêné. Conséquences : la querelle du doublage qui rebondit périodiquement en France est inconnue au delà des Alpes, les comédiens français et anglais tournent souvent dans les films italiens et sont doublés comme leurs partenaires, aucun film étranger n'est projeté là-bas en version originale.

De Sica aime recourir à des acteurs non professionnels, pratique courante à l'époque du muet et tombée en désuétude depuis le parlant, et n'éprouve aucun scrupule à faire doubler leur voix. Donner une intonation naturelle dans un studio de doublage où le récitant doit se préoccuper par sucroît du synchronisme nécessite encore plus d'entraînement que pour un enregistrement synchrone. Toutefois les règles les plus solidement établies comportent aussi leurs exceptions : c'est bien la voix du petit Bruno qu'on entend dans *le Voleur de bicyclette*.

Adapté d'un roman, le scénario a été longuement remis sur le métier par une équipe qui travaillait sous le contrôle constant du réalisateur. D'où une richesse de détails qu'un auteur unique n'a pas l'imagination assez féconde pour inventer (chaque plan contient un mot, un geste, un accessoire qui, de la manière en apparence la plus naturelle, contribuent à enrichir l'action et à la faire progresser) et en même temps se conserve l'unité d'inspiration et de ton qui est le propre de l'œuvre d'art. Ici surtout où la banalité superficielle de l'anecdote implique une amère philosophie qui va loin au fond des choses.

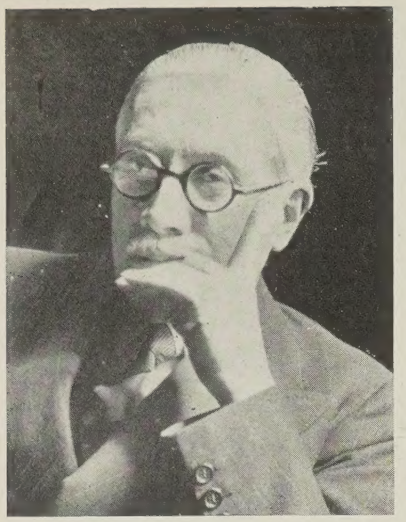
Un chômeur trouve un emploi à condition qu'il possède une bicyclette. Pour dégager la sienne du Mont-de-Piété il y porte ses draps de lit. On lui vole sa bicyclette pendant qu'il travaille. Quand il croit retrouver le voleur il est en présence d'un être encore plus misérable que lui-même : malade ou simulateur. Réduit au désespoir, il vole une bicyclette, se fait arrêter et perd le respect de soi-même, qui était tout ce qui lui restait.

Ce qu'on a appelé en France les « films noirs » : *Manon, les Amants de Vérone, Pattes blanches,* pour prendre les derniers sortis, témoigne d'un optimisme romantique par rapport à cette vision désespérée du monde. Le pauvre se fait voler par plus pauvre que lui, est condamné à devenir voleur à son tour et ne s'évadera même pas de ce cercle infernal dans une prison : il aura simplement un tout petit peu plus faim et soif que par le passé, il perdra sa bonne conscience, mais il conservera l'affection de son enfant, témoin implacable et complice solidaire, promis à la même destinée. Dans ce monde voué à la médiocrité, la détresse elle-même n'a aucune chance d'excéder la banalité quotidienne.

Par surcroît la mise en action de ce thème est presque sans arrêt fondée sur l'ambiguïté. Le vieillard que le chômeur poursuit longuement connaît-il le voleur ? Est-il ou non complice ? Ment-il ou dit-il la vérité ? Est-ce bien le voleur que le chômeur croit reconnaître après l'avoir vu seulement de dos quelques instants ? Par ailleurs, est-ce vraiment un épileptique ou simule-t-il une crise ? Ses voisins sont-ils convaincus de son innocence par solidarité de malfaiteurs ou en connaissance de cause ? Ces questions, et bien d'autres, demeurent sans réponse bien qu'avec beaucoup de discrétion une solution nous soit chaque fois suggérée, sans aller jusqu'à nous enlever un doute raisonnable. Ainsi, parce qu'il se trouve lui-même dans l'incertitude qui est l'état d'âme du protagoniste, le spectateur participe à l'angoisse de la rechercher beaucoup plus effectivement que s'il était mieux informé. A cet égard, sans recours à un artifice technique (comme *la Dame du lac*), mais par un artifice de conception dramatique, *le Voleur de bicyclette* est véritablement un film subjectif.

Il se caractérise aussi (ce n'est pas son moindre mérite) par une sobriété, une pudeur dans l'émotion rarement atteintes auparavant.

PETITES CHRONIQUES



EDMOND JALOUX

Edmond Jaloux est mort à Lutry, près de Lausanne, en Suisse, où il vivait depuis longtemps. Il a succombé, à soixante-dix ans, à une attaque d'apoplexie.

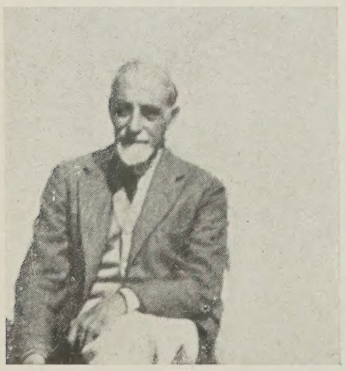
Il était né à Marseille, et de bonne heure fut mêlé au mouvement artistique et littéraire de sa ville natale, où la *Revue méditerranéenne*, qu'il avait fondée, tint une place de choix. Puis il se mit à écrire des romans qui ne tardèrent pas à appeler sur lui l'attention. Le prix Femina, consécration de ses débuts brillants, préludait au Grand Prix de littérature qui devait décorer la maturité de l'écrivain.

Le romancier se doublait d'un critique dont l'œuvre témoigne de la vaste culture et de l'information — il lisait plusieurs langues — dont il disposait sur tout ce qui se publiait. Son essai sur Gœthe, récemment réédité, ses nombreuses études le montrent au fait des lettres étrangères aussi bien que des courants divers des nôtres. Il avait d'ailleurs commencé une *Histoire de la littérature française* dont les deux premiers tomes ont apporté plus d'une vue originale.

Edmond Jaloux avait en 1936 succédé à l'Académie française à Paul Bourget.

LE PROFESSEUR FOURNEAU

Le professeur E. Fourneau, dont la présence — et l'activité — honoraient nos plus illustres sociétés savantes, vient de mourir à Ascain, non loin de Biarritz, où il était né en 1872. C'est un des plus grands représentants de l'Ecole chimique française qui disparaît. Il avait, dès 1903, réalisé la synthèse de la stovaïne, mettant à la disposition des thérapeutes un anesthésique local de la plus haute valeur ; poursuivant ses travaux sur la maladie du sommeil, à l'occasion desquels il reconstituait la synthèse de la germanine, il étudiait les sels arsenicaux pentavalents ; le stovarsol, issu de ces recherches, constituait un des premiers agents efficaces du traitement de la syphilis nerveuse. Continuant ses efforts, il contribuait largement à la découverte et à la mise au point des sulfamides, qui demeurent un des piliers essentiels de la thérapeutique anti-infectieuse, et plus récemment des antihistaminiques, qui, créés en vue du traitement des maladies allergiques, ont dès maintenant largement dépassé leurs indications primitives. Le professeur Fourneau avait discrètement mais justement marqué de son nom plusieurs des produits qu'il avait découverts et qui demeurent un témoignage brillant de qualités scientifiques rarement égalées.



LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE POLITIQUE FRANÇAISE

Alexandre Zévaès, *Clemenceau* (Julliard, 342 pages). « La plus haute figure de la Troisième République », nous dit l'auteur. On pourrait le supposer Parisien, voire natif de ce Montmartre qu'il représenta à la Chambre, à ne retenir que ses attitudes gouailleuses, ses boutades, ses « mots ». C'est un Vendéen cent pour cent, et qui a gardé jusqu'à la mort l'attache de sa petite patrie. Il appartient à une dynastie républicaine de cette vieille terre monarchiste. Un Jacobin au pays des chouans. « Une volonté tenace, une énergie farouche, un immense orgueil. » Son radicalisme va jusqu'aux confins du socialisme, mais point au delà : il se refuse à entrer dans ce qu'il appelle « les casernes et les couvents collectivistes ».

Sa vie se confond avec l'histoire politique de la France d'une guerre à l'autre. Il a gardé les sentiments de la génération qui a connu la défaite de 1870. Il a assisté au départ des députés d'Alsace-Lorraine obligés en 1871 de quitter l'Assemblée nationale. Et il devait lui être donné de devenir l'artisan de la victoire qui rendrait à la France ses provinces perdues. Nulle vie n'a été à la fois plus orageuse et plus « complète » que la sienne.

M. Zévaès le suit en Angleterre, où il fait connaissance de Stuart Mill et d'Herbert Spencer ; puis aux Etats-Unis, où il se marie et où il passera l'époque qu'il déclarera un jour la plus heureuse de sa vie. De New York Clemenceau envoie au *Temps* des lettres qui attestent son initiation à la politique américaine. N'eût été l'opposition de son père, il se serait sans doute fixé dans le Nouveau Monde.

Sa carrière est de celles qui n'ont pas besoin d'être rappelées. Il a été président du Conseil pendant cinquante-neuf mois. A quatre-vingts ans il va chasser le tigre aux Indes, puis s'isole dans le commerce des demi-dieux de l'Antiquité, qui eût fait de lui un de ses héros éponymes...

M. Zévaès a beaucoup fréquenté Clemenceau : aussi son livre abonde-t-il en anecdotes inédites et détails ignorés, sans qu'à aucun moment le sentiment nuise à la liberté de jugement de l'auteur.

LA RUSSIE

Bertrand Gille, *Histoire économique et sociale de la Russie du moyen âge au XX^e siècle*, préface de G. Bourgin (Payot, 236 pages). Formé aux méthodes de l'Ecole des chartes, l'auteur est venu à l'étude de la Russie par celle de la technique et de l'économie. Ayant constaté que l'histoire économique du peuple russe diverge par bien des côtés de celle des autres nations, ce sont ces traits originaux qu'il met en lumière.

Après avoir défini le « paysage rural » de la Russie médiévale il nous fait assister à la transformation de la vieille Moscovie, où par une concomitance peut-être unique dans l'histoire du monde le capitalisme fait son apparition dans le domaine industriel et commercial tandis que l'économie rurale évolue dans un sens féodal. Cette scission entre les deux économies dominera toute la vie économique du pays dans les siècles suivants.

Selon M. Gille le règne de Pierre le Grand se solde par un bénéfice certain grâce au développement de circuits commerciaux extérieurs et à la création d'une industrie surtout métallurgique et textile. Mais l'insuffisance des débouchés, le manque de capitaux, la prédominance de l'économie rurale à caractère servile et l'infériorité technique du pays ont empêché la Russie de prendre alors le même pas que l'Occident.

Au XIX^e siècle capitaux et machines venus de pays plus évolués se superposent maladroitement à des formes archaïques de production et de travail. L'économie russe n'aura pas trouvé le temps, avant la catastrophe de 1914, d'arriver à un équilibre satisfaisant. Le régime actuel tente de combiner une économie à large rendement avec des traditions séculaires. Né sous le tsar Alexis, développé sous Pierre le Grand, l'étatisme industriel et commercial a repris après 1917 la place qu'occupait depuis le milieu du XIX^e siècle le capitalisme étranger.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Pour Georges Braque comme pour Descartes la raison se prononce sur la valeur de l'objet. La volonté, s'il y a lieu, refrène la passion condamnable et en suspend les manifestations extérieures. C'est pourquoi Braque ne conçoit pas la peinture comme une des formes instinctives de l'art, mais plutôt selon une notion raisonnée — bien qu'objective — de l'esprit. La clarté lie Braque à son œuvre et l'on songe devant ses toiles à ces mots de Descartes : « Je tâche tant qu'il m'est possible de rendre tous mes secrets populaires et d'être intelligible aux femmes et aux enfants quand même je parle des choses qui ne sont pas de leur connaissance. » C'est pourquoi Georges Braque a choisi sa voie dans le cubisme et, bien que restant toujours strictement objectif, il a su mettre dans ses toiles une profondeur de pensée qui marque en une vaste synthèse ses idées sur l'art.

Dans ses compositions il cherche à la fois à définir le sujet et le plan, et il semble qu'il veuille débrouiller la masse, partager la matière et songer plus à l'ordre qu'à l'abondance pour produire un ouvrage régulier. Cela amène Braque à l'analyse ; là encore il rejoint Descartes : il divise chacune des difficultés en autant de parcelles qu'il se peut pour les mieux résoudre. Les plans, le jeu des lignes et des arabesques, les valeurs, les subtilités des harmonies colorées tels sont les moyens et les aboutissants de l'art de Braque. Il aime spécialement les tonalités de vert amande, de bruns, de noirs profonds, de blancs, rehaussés de l'éclat d'un vermillon ou d'une laque.

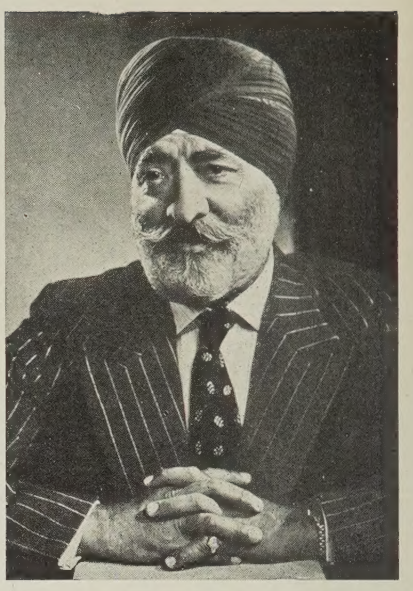
Sa *Patience*, son *Atelier*, ses *Natures mortes* sont des compositions à la fois sévères et sensibles, ordonnées, et où s'ajoute toujours à la part éminemment rationnelle une sérénité et une délicate poésie qui font de Braque un des plus grands parmi les maîtres de l'art contemporain. (Galerie Maegt.)

Le primitivisme revêt diverses formes, et avec Knitch nous remontons à un primitivisme de tendance populaire. Il semble puiser ses sources dans l'illustration et se souvient des vieux imagiers.

Knitch apprécie particulièrement la femme, qui dans son œuvre n'est pas uniquement l'Eve ancestrale mais se métamorphose en un être aux mille visages.

Knitch reste un peintre pour qui la plastique n'est pas un vain mot. (Galerie Saint-Placide.)

MAURICE SÉRULLAZ.



LE PREMIER AMBASSADEUR DE L'INDE EN FRANCE

Venant du Canada, où il représentait son pays, le premier ambassadeur de l'Inde en France, le sirdar Hardit Singh Malik, a pris possession de son poste.

Le nouvel ambassadeur est un ancien élève d'Oxford. Il a fait la guerre de 1914-1918, où il fut blessé comme aviateur dans la R. A. F. Avant d'appartenir à la diplomatie il a exercé d'importantes fonctions administratives et fut délégué de son pays à plusieurs conférences internationales. Particulièrement versé dans les questions économiques, il a présidé il y a peu de temps à Montréal l'assemblée générale de l'Organisation internationale de l'aviation civile.

LE « JUMPING » DE DINARD-SAINT-LUNAIRE

Le concours de Dinard-Saint-Lunaire représente une tradition d'avant l'autre guerre. Cette année les épreuves furent un festival de lumière et de soleil dans une ambiance de haute sportivité.

Le prix de la Côte d'Emeraude pour jeunes chevaux français est revenu à M. de Croze. Il a monté Balzamine au mieux de leur intérêt commun.

L'éloge du commandant de Maupeou n'est plus à faire. En selle sur Thaïs il s'adjugea la Coupe militaire ou prix du Général-Leclerc dans une foulée très plaisante.

Le Grand Prix de la ville de Dinard, coupe civile, auquel le nom de la princesse Elizabeth d'Angleterre était attaché, épreuve majeure de la réunion, dotée de prix importants, se disputait en deux manches. Un galop sans effort pour la charmante Alésia, anglo-arabe de cinq ans dont M. des Roches de Chassay utilise avec art les puissants moyens. Le casino de Dinard assemblait aux lumières les héros de la journée et la gentry de la station balnéaire.

Lieutenant-colonel TRÉ-HARDY.

APRÈS LE BAL

Répondant aux vœux du Comité du Bal des Petits Lits Blancs, Lancôme a offert cette rose au cœur parfumé de « Marrakech ». Les pétales détachés, dont chacun fait office de sachet, étaient chargés de « Kypre », de « Flèches » et de « Bocages ».

Un cinquième parfum de la gamme de Lancôme est contenu dans le petit bijou en forme d'amphore attaché au cœur de la rose : c'est « Tropiques ».

ACTUALITÉ JURIDIQUE

La propriété épistolaire

A l'instar de feu Protée, le droit de propriété est multiforme. Il se manifeste dans le domaine intellectuel aussi bien que dans le domaine matériel. Nous l'avons vu jouer à propos du nom patronymique, à propos du titre nobiliaire (1). Nous allons le retrouver sur un nouveau terrain : le terrain épistolaire.

A qui appartient la lettre missive confiée à la poste et parvenue à destination ? Devient-elle la propriété du destinataire ? Demeure-t-elle la propriété de l'expéditeur ? C'est cette dernière solution qui s'est vue consacrée dans son principe par la jurisprudence la plus récente, avec les conséquences qu'elle en tire : droit pour le destinataire de garder la lettre par devers lui ou de la détruire si bon lui semble, de la publier, de la produire en justice pour s'en faire une arme contre l'adversaire. Ces droits passent aux héritiers, lesquels, en cas de désaccord sur l'attribution, seront départagés par les tribunaux dans les termes de l'article 842 du Code civil.

Mais le principe ci-dessus — comme tous les principes — n'est rien moins qu'absolu ou inconditionnel. Il comporte des limitations et des restrictions, tirées les unes de la volonté de l'expéditeur ou de la capacité du destinataire, les autres, de la nature même de la missive.

Sur le premier chef, l'expéditeur peut à son gré limiter les droits du destinataire, afin de prévenir tout préjudice pouvant résulter pour lui de l'exercice de ces droits. D'autre part, la lettre adressée à un commerçant en état de faillite doit être, aux termes de l'article 471 du code de commerce, remise à son syndic ; celle qui a pour destinataire un incapable, notamment un mineur, peut être retenue par son représentant légal. Il en était de même pour la correspondance de la femme mariée avant que la loi du 18 février 1938 modifiant l'article 213 du code civil lui rendît sa pleine capacité.

Par ailleurs, le caractère confidentiel d'une lettre s'oppose à sa divulgation et à sa publicité, cette interdiction étant sanctionnée, le cas échéant, par l'allocation de dommages-intérêts et par l'application des peines portées par l'article 184 du Code pénal (loi du 15 juin 1922). Les tribunaux apprécieront ce caractère confidentiel.

Quant à la publication d'une correspondance, réservée en principe à l'expéditeur ou à ses héritiers, elle est subordonnée à la condition de ne porter aucun préjudice aux intérêts matériels ou moraux ou à la mémoire du destinataire. Ainsi en a-t-il été jugé à propos de la correspondance échangée au siècle dernier entre Benjamin Constant et Mme Récamier.

Toute lettre enfin peut être produite en justice pour faire preuve soit contre celui qui l'a écrite, soit même contre un tiers, en faveur du destinataire ou même d'un tiers porteur régulier et de bonne foi — sauf exception tirée, là encore, du caractère confidentiel.

Cette dernière restriction, ainsi que celle de l'inviolabilité du secret de la correspondance, fléchit dans deux cas : au cours d'une instance en divorce ou en séparation de corps l'époux demandeur — la femme depuis la loi de 1938 aussi bien que le mari — peut s'armer de la correspondance échangée entre la partie adverse et un tiers, même sans l'assentiment de ce dernier, pourvu toutefois qu'elle ne soit point venue entre ses mains par des voies illicites. Il en est de même en matière pénale, sous la seule condition que la lettre produite par l'accusation à l'encontre d'un prévenu ait été mise légalement sous la main de justice.

Les règles ci-dessus énoncées découlent plus ou moins des principes de notre ancien droit. Constatation qui illustre, une fois de plus, la pensée de Montesquieu : « Les lois sont les rapports qui dérivent de la nature des choses. »

P.-L. R.

(1) Voir *France-Illustration* du 11 juin 1949.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'été se montre particulièrement favorable aux transmissions radiophoniques. Pendant les fortes chaleurs les émissions doivent être reposantes, et elles atteignent leur but. La musique des Equipages de la flotte... « de Paris », ajouta la speakerine, a offert un concert au kiosque du Luxembourg et, partant, au monde entier, sous la direction du chef Semier-Collery, auteur d'un plaisant divertissement sur la chanson bien connue, bien aimée dans le Nord et les Flandres, du *P'tit Quinquin*. Certains auditeurs prenaient plaisir à se remémorer les paroles de la mélodie folklorique et à les ajouter, dans leurs domiciles respectifs, aux variations instrumentales. La « Fête polonaise » du *Roi malgré lui*, de Chabrier, sonnait bien elle aussi, jouée dans un mouvement d'une lenteur inhabituelle.

Les opérettes figurent parmi les pièces les plus fidèlement transmises. Leur abord facile, la qualité de leur musique joyeuse, la distribution de leurs rôles très différents les rendent mieux aptes que les drames psychologiques compliquées, dont les finesses échappent, à être jouées devant le micro. La *Chanson gitane* de Mouëzy-Eon et Maurice Yvain, aux péripéties fort habilement commentées, rappela aux Parisiens le souvenir d'une belle soirée théâtrale.

Plus sévère mais non moins intéressant fut le concert radio-symphonique dirigé par Giardino. Après des pages de Haydn et de Liszt, *Aeneas*, ballet avec chœurs d'Albert Roussel, apporta le bruit vigoureux de ses sonorités âpres, puissantes, discordantes et d'une force pénétrante qui s'impose sans souffrir de discussion. Pendant l'entr'acte une gavotte de Bach remplaça, peut-être avec moins de bonheur, les marchandes d'esquimaux et de bonbons acidulés...

W. L. Landowski.

MUSIQUES COLORIÉES

On utilise désormais couramment, pour les enregistrements, des disques en matière plastique. Pratiquement incassables, ces disques peuvent en outre être fabriqués en une large gamme de couleurs brillantes.

En vue de faciliter l'identification et le classement les éditeurs américains ont décidé d'attribuer une couleur définie à chaque genre musical.

Après plusieurs semaines d'études en commun dessinateurs, coloristes et *psychologues* viennent de se mettre d'accord sur la classification suivante :

Musique classique : rouge rubis ;
Musique légère : bleu nuit ;
Musique folklorique : rouge cerise ;
Airs populaires : noir ;
Accordéon : vert ;
Musique pour enfants : jaune citron.

Les experts ont enfin cru devoir distinguer une catégorie spéciale — « musique internationale » — à laquelle a été attribuée, avec un louable optimisme, la couleur « bleu d'azur ».

C. T.

LE BRIDGE (N° 65)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 53

Le mort
♠ A R D V 10
♡ V 5 4 3 2
◇ A 5
♣ 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ 4 3 2
♡ A R D 6
◇ 4 3 2
♣ A 3 2

Sud joue 7 ♡. Comment faut-il jouer 1° sur une entame à ♣ ? 2° sur une entame à ♡ ?

Nord-Sud n'ont que 12 levées sûres. La treizième levée sera trouvée en faisant couper à Sud le ◇ 5, après épuisement des atouts ennemis d'abord et défausses ensuite de deux petits ◇ de Sud sur les ♠ de Nord.

Mais pour pouvoir exécuter ce plan il faut que les ♡ soient répartis 2-2 ou 3-1. Que va-t-il se passer si au premier tour de ♡ on découvre qu'Est ou Ouest a chicane à ♡ ?

Comme on ne pourra pas défausser ◇ sur ♠ avant d'avoir pris les quatre atouts ennemis, et qu'on ne pourrait prendre ces quatre atouts qu'en épuisant simultanément les atouts de Sud, le plan de faire couper un ◇ par Sud devient inexécutable. La seule ressource réside alors dans ce que les traités appellent le jeu du mort inversé.

On peut encore réussir le grand chelem si Ouest ou Est a quatre ♡, en coupant deux fois ♣ puisque la seconde coupe de Nord gagnera une levée. Combien l'exécution de ce plan de « mort inversé » exige-t-il de rentrées chez Sud ? Évidemment autant de rentrées qu'il y a de coupes à faire (donc deux rentrées), plus une pour pouvoir épuiser les atouts ennemis. Donc trois rentrées en tout.

Or combien Sud a-t-il de rentrées ? On serait tenté de répondre : quatre, soit ♣ as et ♡ A R D. Mais ce serait une erreur, comme on pourra aisément le vérifier. En réalité Sud n'a que trois rentrées : le ♣ as et *seulement deux gros honneur à* ♡ parce que Nord ne pourra jouer que deux fois un petit ♡ pris par Sud. En effet, si Nord coupe deux fois ♣ et joue deux fois un petit ♡ pris par Sud, il ne lui restera plus que le ♡ V sec. Il deviendra impossible d'épuiser les atouts ennemis.

Le jeu correct est donc le suivant.

1° Sur une entame à ♣, prendre du ♣ as et couper aussitôt un ♣.

Si vous commettez la faute de jouer atout à la seconde levée, le grand chelem est perdu si un adversaire a quatre cœurs parce que, n'ayant pas profité de la rentrée du ♣ as pour couper un ♣, Sud n'aura plus assez de rentrées pour jouer le mort inversé. Vérifiez-le. C'est aussi joli qu'instructif.

Après avoir coupé un ♣, vous jouez ♡ 3 pris par l'as. Si personne n'a chicane, inutile de recouper ♣ pour risquer de vous faire surcouper par Est. Vous épuisez les atouts ennemis, en laissant un à Sud, défaussez ◇ sur les ♠ et Sud coupe un ◇.

Si un adversaire a quatre cœurs, au contraire, vous recoupez un ♣ à la quatrième levée (cette seconde coupe gagne la levée nécessaire au grand chelem), jouez ensuite le ♡ V puis le dernier petit ♡ de Nord pris par un honneur de Sud, lequel épuise alors les atouts ennemis. Le grand chelem est réussi.

2° Sur une entame à ♡, il faut prendre du ♡ valet !

Si vous prenez l'entame avec un honneur de Sud, vous perdrez le grand chelem si l'entameur a quatre cœurs parce que Sud aura gaspillé une rentrée (l'honneur à cœur joué à la première levée) et qu'il n'en aura plus assez pour jouer le mort inversé. Vérifiez-le.

En prenant du valet de cœur à la première levée vous êtes immédiatement fixé sur la répartition des ♡. Si personne n'a chicane à ♡, alors vous choisissez le plan de défausses sur les ♠. Si l'entameur a quatre cœurs, vous jouez ♣ pris par l'as, coupez un ♣, rentrez avec ♡ as, recoupez un ♣, et avec le dernier atout de Nord vous redonnez la main à Sud pour qu'il épuise les atouts ennemis.

Le calcul exact des rentrées est parfois l'obstacle qui fait trébucher les meilleurs joueurs dans l'exécution d'un plan. Le plan correct une fois trouvé, ne manquez jamais de vérifier si vous avez les rentrées nécessaires pour pouvoir l'exécuter. Et méfiez-vous des pseudo-rentrées dont la donne N° 53, que j'ai composée tout exprès, vous donne un exemple suggestif.

ÉTUDE N° 54

♣ A V 3 2
♣ 10 6 5 4

Comment jouer cette combinaison si vous avez besoin, par exemple à sans atout, de tirer deux levées des ♣ ? Il est admis que vous pouvez laisser faire deux levées à ♣ par l'adversaire sans perdre votre contrat.

Le jeu correct des combinaisons est l'atout maître des grands joueurs. Dans le récent tournoi d'Europe, qui s'est joué à Paris, il s'est trouvé un petit chelem où il ne fallait concéder qu'une levée à l'atout avec une combinaison du genre suivant :

R 9 x
A l'atout A 10 x x x x

Le petit chelem était imperdable en faisant l'impasse au premier tour, jeu de sécurité archi-connu.

Au lieu de cela, l'équipe anglaise (victorieuse du tournoi d'Europe) et sa rivale à l'autre table, l'équipe belge, jouèrent le roi d'abord, et trouvant chicane chez l'adversaire en second manquèrent le petit chelem.

Que faut-il incriminer ? L'ignorance d'un jeu de sécurité aussi connu ? C'est invraisemblable chez des champions. Alors une tactique spéciale aux tournois ? On voit combien cette tactique spéciale prête à discussion.

André Chéron.

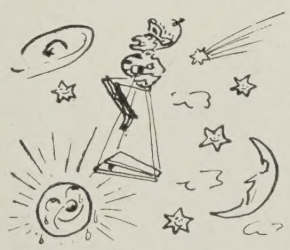
OFFICIERS MINISTÉRIELS

A vendre : Splendide domaine, château et dépendances ; 196 ha seul tenant, proximité grande ville du MIDI. Vignes, chasse, oliviers, terres labour. Prix demandé : 18 unités. Libre à la vente. S'adresser à Me Pertus, notaire, Marguerittes (Gard).

UN SAUT SANS PRÉCÉDENT (souvenirs du baron de crac), par CAMI.

Avec un levier Archimède
Le monde voulait soulever.
Moi, prenant un tremplin comme aide,
Au zénith je pus m'élever !
Cet exploit est vrai, je l'atteste.
D'ailleurs j'ai toujours mérité
D'être cru, car nul ne conteste
Mon respect pour la vérité !

Avant de tenter l'aventure,
D'inventions j'ai l'esprit plein,
Par des cordes à ma ceinture
J'attachai d'abord un tremplin.
Sur la souple planche de hêtre
Je m'élance sans nul émoi,
Et je fais un bond de cent mètres
Entraînant le tremplin sous moi.



Puis sur le tremplin qui brimballe,
Vite, un nouveau coup de jarret,
Je rebondis comme une balle,
Sautant, ressautant sans arrêt !
D'élan en élan, je dépasse
Etoiles, lune, astre du jour,
J'évite un bolide qui passe,
Et je monte, monte toujours !

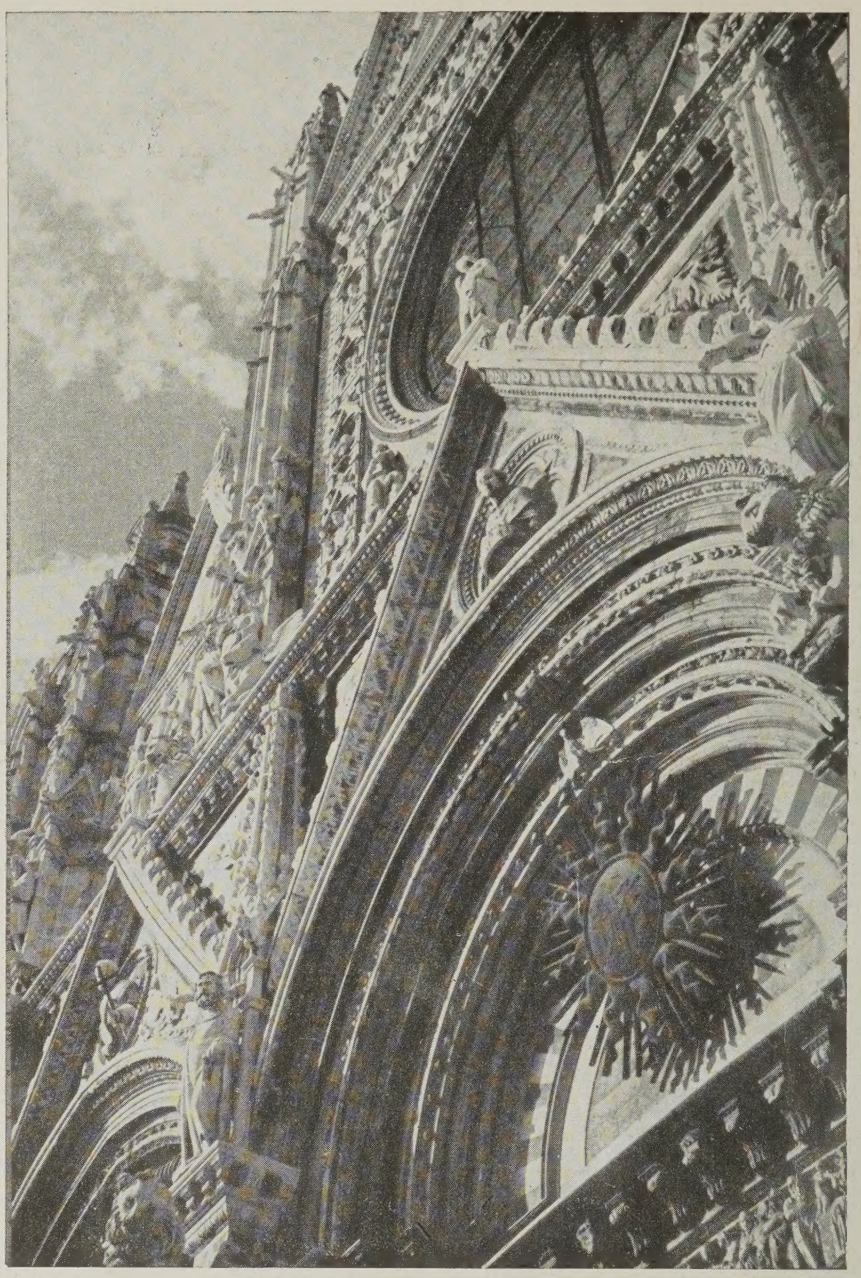
Mais soudain un rire homérique
Eclate en l'air, ça me surprend,
Un rire nerveux, hystérique,
Je lève les yeux et comprends !
Je comprends la crise hilarante,
C'est qu'ayant jusqu'au ciel bondi,
Mes plumes chatouillaient la plante
D'un habitant du Paradis !

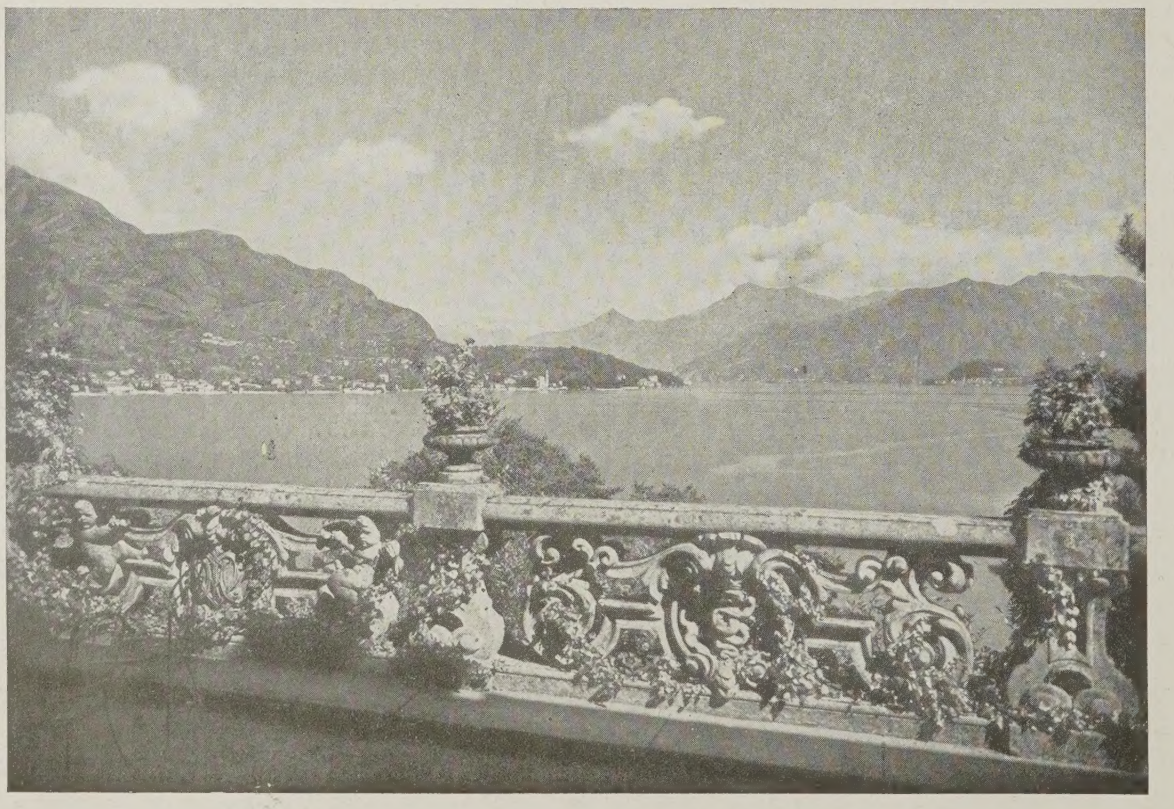
Auprès des « Elus » je m'excuse,
Mais saint Pierre alors, tout à trac,
S'écria : « Si je ne m'abuse
C'est l'illustre baron de Crac !
Restez, dit-il, chacun vous aime
Avec votre accent de l'Adour ! »
— « Non, je repars, car ce soir même
Je soupe avec la Pompadour ! »

Automne en ITALIE

C'est la plus belle époque de l'année pour un séjour au bord de ses lacs, pour la visite de ses villes d'art, pour un repos à Merano pendant la saison des fruits, pour profiter de l'enchantement de la Riviera, de la séduction de Venise et de la majesté de Rome.

Le monde sourit en Italie





ci-dessus : *Détail de la façade du dôme de Sienne.*

à gauche : *Sur le lac de Côme.*

E.N.I.T.

ENTE NAZIONALE INDUSTRIE TURISTICHE - Siège Central
VIA MARGHERA, 2 - ROMA

Délégations pour la France :
23, RUE DE LA PAIX - PARIS
14, AV. DE VERDUN - NICE

Tous renseignements et assistance concernant le tourisme.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur no 79.